B.I.R.
2624

ETIENNE LE GRAND

ET

MICHEL LE BRAVE

PRINCES ROUMAINS

PRÉCIS HISTORIQUE

PAR

A. D. LUPPU

OFFICIER ROUMAIN

BIBLIOTECA INSTITUTULUI DE ISTORIE ROMÂNĂ
UNIVERSITATEA
DIN
CLUJ

BRUXELLES. — ALFRED CNOPHS FILS, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1876

(Tous droits de traduction et de reproduction réservés)

1796

Bruxelles, imp. Cnophs fils, rue du Conseil, 3

Hommage

A Monsieur A. Gheorghiu

de

A. D. Leppey

Lieutenant du Génie.

Avant-Propos

Le but de ce précis historique est de donner une idée succincte de deux des plus grands princes roumains, ÉTIENNE LE GRAND et MICHEL LE BRAVE, qui, quoique très-célèbres pendant leur règne, et objets à leur époque de l'admiration de l'Europe entière, sont malheureusement négligés par les historiens modernes.

Nous avons consulté, avec une égale impartialité, les écrivains étrangers et les roumains, afin de pouvoir juger et retracer, sous leur vrai jour, les actes héroïques de ces princes.

Cependant le style de la plupart de ces historiens étant très-ancien, nous avons été obligé de changer quelques-unes de leurs expressions, sans modifier leur pensée et sans toucher au fond du récit.

Comme roumain et comme militaire, nous croyons remplir un devoir en nous occupant des grandes actions de ces princes qui, non seulement ont rendu d'immenses services à la chrétienté, en combattant l'islamisme, mais qui peuvent encore, par leur dévouement à la patrie, servir de modèles aux générations actuelles. En effet, ils ont lutté, réduits à leurs propres forces, contre d'innombrables ennemis toujours renaissants, pour maintenir ces grandes et saintes choses qui ont nom, *nationalité, religion et liberté des peuples!*

Bruxelles, le 20 février 1876.

ÉTIENNE LE GRAND & MICHEL LE BRAVE

PRINCES ROUMAINS

ÉTIENNE LE GRAND

I

Aperçu sur l'origine des Roumains. — Etienne, prince souverain de Moldavie. — Ses alliances avec ses voisins. — Ses luttes contre les Hongrois, les Tartares, les Valaques et les Ottomans.

Le 29 mai 1453, la dernière heure de l'empire romain d'Orient sonna. Comme la Rome de Romulus, devenue capitale du monde, succomba sous le règne de Romulus-Augustus, de même la Rome nouvelle ou Constantinople, fondée par Constantin le Grand, tomba, après onze cent vingt-trois ans, au pouvoir des Ottomans, sous le règne de Constantin-Paléologue. Le padischah, Mahomet II, transforma cette ville en capitale de son vaste empire.

L'Europe sembla à peine s'émouvoir de la chûte de l'empire romain d'Orient. Au lieu de s'unir contre l'ennemi commun de leur religion, de leur prospérité et de leur civilisation, les puissances chrétiennes ne s'occupaient que des querelles mesquines, suscitées entre elles par la jalousie réciproque; l'égoïsme et l'intérêt personnel sont les seuls mobiles des souverains. Combien nous sommes loin de la foi et de l'enthousiasme du onzième siècle, où les nations et les rois, oubliant leurs querelles particulières, marchaient tous ensemble, sous l'étendard de la croix! Fils indignes des croisés, qui versèrent leur sang généreux sous les murs de Jérusalem, les chrétiens du quinzième siècle regardaient avec une sorte d'indifférence la conquête de la plus belle partie de l'Europe par les musulmans.

Les conséquences en furent terribles pour ceux qui tombèrent sous le joug de la Turquie; ils durent le subir pendant des siècles, restant ainsi en dehors de toute civilisation.

L'Allemagne, sous Ladislas VI, était la puissance la plus menacée; l'Autriche, la Bohême et la Hongrie qui la composaient, étaient minées par de sourdes divisions et manquant ainsi d'unité dans leurs vues, ne pouvaient combattre les Turcs avec succès. La Russie était encore sous la domination des Tartares; la Pologne, sous Casimir IV, formait une puissance assez forte. Les autres petits pays du Danube, comme la Moldavie, la Valachie, la Servie, etc., n'étaient pas assez forts pour soutenir la lutte, livrés à eux-mêmes, malgré le courage et la vaillance de la race qui les peuplait.

Les Moldaves et les Valaques habitaient jadis le vaste pays des Daces, contre lesquels les légions romaines

combattirent la première fois sous le règne de l'empereur Auguste. Trajan, l'un de ses successeurs, fit la conquête de ce pays en combattant Décebal ; la nation dace s'exila, et Trajan (106) envoya, pour repeupler la contrée, des colons romains choisis parmi les plus braves légionnaires : c'est d'eux que descendent les Roumains.

Après d'innombrables invasions de Barbares, l'empereur Aurélien (274) quitta la Dacie, pour échapper aux Goths, mais la plupart des Romains, retenus par des liens de famille, ne voulurent pas quitter leur patrie et suivre ses légions. A partir de cette époque, ils ne cessèrent de combattre pour se maintenir au milieu des barbares qui inondaient leur pays. Leurs ennemis les plus redoutables furent les Turcs qui, depuis la chute de Constantinople, menaçaient de plus en plus les pays du Danube. De grands capitaines, le sabre à la main, maintinrent contre eux la nationalité, la religion et la langue, se montrant ainsi toujours dignes de leurs glorieux ancêtres. Malheureusement, en ce moment critique, la guerre civile détruisit leurs forces et empêcha toute union contre l'ennemi commun.

Ces guerres intestines provenaient de la faiblesse des princes qui, au lieu de chercher à détruire les différents partis, déchirant la nation, ne songeaient qu'à leur intérêt. Les vertus guerrières et l'amour de la patrie, implantés dans le cœur des Roumains, en eussent fait un grand peuple, si ceux qui les commandaient n'avaient étouffé en eux tout noble sentiment. C'est en fondant l'unité nationale et en rappelant ses devoirs à chaque citoyen, qu'Etienne parvint à élever la Moldavie à son plus haut degré de splendeur, la maintenant libre et indépen-

dante, au milieu des ennemis innombrables qui voulaient s'en emparer.

En Moldavie, Bogdan II régnait depuis l'an 1449. Il avait pour compétiteur au trône, Pierre Aron, prétendu fils d'un ancien prince (Alexandre le Bon), qui, ayant réussi à lever une armée, marcha contre Bogdan. Dans le combat qui se livra à Roucheny, le 17 octobre 1451, Bogdan fut tué. Son père, Alexandre II, à l'aide des Polonais, voulut le venger, il réussit à chasser Pierre de la Moldavie, mais il ne jouit pas longtemps de sa victoire, car peu après, il fut empoisonné et Pierre Aron reprit possession de la couronne (1455).

Etienne V, fils de Bogdan II, apparut bientôt comme une étoile brillante et vint dissiper les ténèbres dans lesquelles se trouvait plongé le peuple détruit par la guerre civile.

Etienne combattit d'abord comme simple soldat aux côtés de son père Bogdan et de son oncle Alexandre; il se distingua par son esprit élevé et son génie militaire. Son plan était de s'unir aux autres chrétiens contre les Turcs, qui devenaient de plus en plus menaçants; malheureusement la vanité et l'égoïsme de ses voisins, Polonais et Hongrois, empêchèrent la complète réussite de ce vaste dessein. La postérité, ce juge infaillible dont les décrets sont sans appel, parce que la passion ne les a pas dictés, s'est inclinée devant l'héroïsme d'Etienne et lui a décerné le nom de Grand.

C'est en ces termes que Dlougosch parle d'Etienne :

« Trois hommes se disputaient la souveraineté de la Moldavie : Etienne, Pierre Aron et Berendei, qui tous les trois étaient de sang princier. Etienne surpassait les autres en courage, en science militaire, en grandeur

d'âme; aussi il se débarrassa bientôt de ses rivaux et occupa seul le trône de Moldavie. Juste, mais sévère, il ne laissait passer aucune faute sans punition, imposant l'obéissance à tous, et obligeant les vilains, aussi bien que l'armée et les boyards, à s'exercer au noble métier de la guerre. S'il trouvait un vilain dépourvu de flèches, d'arc ou de sabre, il lui coupait la tête sans pitié. Casimir, roi de Pologne, consentit à le reconnaître comme prince de Moldavie et refusa sa protection à ses rivaux, malgré les brillantes promesses qu'ils lui firent pour obtenir son appui. (*) »

Etienne alla en Valachie, afin de décider le prince Vlad à embrasser sa cause. Celui-ci le reçut à merveille et lui donna une armée composée de Valaques, de Mercenaires et de Cosaques, pour l'aider à reconquérir le trône de son père. Dès que les partisans de Bogdan II connurent l'arrivée de son fils en Moldavie, ils vinrent se ranger sous ses drapeaux. Etienne se dirigea vers Suczawa (capitale de la Moldavie); aussitôt Pierre Aron rassembla son armée et marcha à sa rencontre. Les deux armées se trouvèrent en présence à Dolgechti, et chacune prit ses campements. Pendant la nuit, Etienne rassembla les chefs et leur dit que son but, en revendiquant la couronne de Moldavie, était de rendre le peuple heureux, de le délivrer, non seulement de ses ennemis du dehors, mais encore des boyards, ses ennemis intérieurs, et rétablir ainsi le repos du pays et sa prospérité. Fort de l'approbation générale qui accueillit ses paroles, il ne songea plus qu'à son plan de bataille. Le 14 avril 1458, la lutte commença et dura jusqu'au

(*) Dlugossius. Lib. 13, ad ann. 1467.

soir. Le centre de l'armée d'Etienne se composait de Dorobantzy, Mehedintzeni et Romanatzeni, qui formaient alors la fleur de l'armée valaque, et de quelques centaines de Roschiori. L'aile gauche était formée de Moldaves et d'autres mercenaires Cosaques, l'aile droite d'un corps d'armée régulière de Valachie, de plusieurs pelotons de noms différents, et de jeunes boyards avec leurs troupes particulières. La réserve se composait d'un corps d'infanterie et de cavalerie, faisant tous deux partie de la garde princière de Valachie.

Aron était brave, mais il succomba sous l'habile tactique d'Etienne, qui se garda bien d'engager à la fois toutes ses forces dans le combat. Quand les troupes d'Aron commencèrent à se fatiguer, Etienne les attaqua vigoureusement avec sa réserve ; leur déroute fut complète, elles prirent la fuite et furent poursuivies par la cavalerie valaque. L'armée d'Aron fut en partie détruite ; ses débris rejoignirent Aron à Orvic, où il s'était retiré pour attendre du secours ; de chaque côté, il resta mille roumains sur le champ de bataille.

Les factions qui se déchiraient entre elles, au profit de l'étranger, puisqu'elles divisaient et affaiblissaient la patrie, forcèrent Etienne à répandre un sang qui n'eut dû couler que sur les champs de bataille pour de glorieuses causes, mais il n'avait à sa disposition que ces moyens extrêmes pour sauver la Moldavie de ses ennemis intérieurs, les plus dangereux de tous.

Pierre Aron, de nouveau vaincu au combat d'Orvic, quitta la Moldavie et s'enfuit en Pologne. Etienne, se dirigea avec son armée vers Suczawa ; il fut reçu dans la place appelée Dreptaté, par le métropolitain (archevêque) Téoctis, et par les représentants de toutes les

classes. Après avoir reçu le drapeau du pays des mains du métropolitain, il se dirigea vers la capitale, où, après avoir été élu à l'unanimité de la nation, il y fut couronné à l'église au milieu d'une pompe extraordinaire.

La Moldavie était heureuse, car elle avait un chef élu par la nation, tandis que la Valachie était gouvernée par un prince désigné par la Porte, lequel prince était toujours prêt à la sacrifier aux exigences de ses puissants protecteurs. Au premier signal, les citoyens moldaves se réunissaient pour défendre le prince et le pays.

Etienne, voyant que l'existence de la Moldavie dépendait de sa force militaire, réorganisa ses troupes. Ses chefs n'étaient pas, comme chez les autres puissances de l'époque, choisis parmi les familles nobles; les grades s'obtenaient sur les champs de bataille, ils étaient donnés par le prince qui, possédant les grandes qualités du chef d'état et du général d'armée, savait apprécier et récompenser le mérite partout où il le rencontrait.

Les boyards qui composaient la noblesse recevaient des titres à vie, comme une distinction toute personnelle; la noblesse n'était donc pas, comme ailleurs un héritage de race, ce qui stimulait les fils des anoblis dont toute l'ambition était d'obtenir la même récompense que leurs pères. Ce ne fut que plus tard, quand des Fanariothes, c'est à dire des grecs de Fanar (quartier de Constantinople), vils instruments de la Turquie, introduisirent la corruption et la mollesse parmi les Roumains, qu'eut lieu l'abus des titres de noblesse. Les boyards n'étaient plus alors l'élite de la nation, le sang le plus pur de ses veines, comme doit l'être la vraie aristocratie; au contraire, ils en étaient plutôt la honte par leur avidité, leurs cruautés et leur manque de patriotisme.

Il forma plusieurs corps, leur donnant des commandants et leur distribuant des drapeaux. Ensuite, il reconstitua l'administration intérieure. Son armée compta jusqu'à 40,000 Moldaves et 40,000 étrangers mercenaires. Elle était divisée en steaguri ou czeté, qui comptait cent hommes sous le commandement d'un capitaine; ceux qui avait à leur tête un capitaine en chef, formaient un corps spécial portant un nom à part. Ces différents corps comprenaient: les dorobani à pied, huit czeté sous les ordres du grand capitaine des dorobani; les calaraschi du pays formant onze czeté sous le grand hatman; les pantziri à cheval; les calaraschi de Galata et les calaraschi de Tzarigrad; les marcheurs de Chotin et ceux de Soroca; les foustaschi. Les courteni, formés par des pages; les aprodes de Divan; les païcis; les postelnici; les paharnici; les stolnici; les armaschei et les ouscheri; formant la gendarmerie du Palet; les pouscaschi ou les tounari (artilleurs), sous le capitaine des Dorobantzy.

Parmi les corps étrangers on comptait: les seïméni-hatmanesti à pied, les Hongrois, les Cosaques, les Tartares ou Lipcani, et les Turcs.

Outre ces corps, il y avait les réserves composées des paysans, avec dix-neuf capitaines sous le Vornic du pays du Nord et sous celui du Sud; parmi ceux-ci, on comptait encore les seïméni ordinaires, les cavaliers de Lapusni, d'Orchei et de Soroca, sous le commandement du grand Serdar.

Pour défendre le pays contre les Tartares, il y avait les graniceri, les chasseurs Piétreni, qui suivaient le prince au combat, les campolungéni à pied, armés de haches longues, les codreni-tigerului au nombre de

12,000 à cheval; c'étaient les plus braves moldaves de l'époque.

Pour disposer d'un pouvoir plus étendu, Etienne chercha à se faire des alliés. En 1459, il envoya un agent diplomatique en Pologne, pour conclure un traité avec le roi Casimir IV, par lequel il lui proposait une alliance offensive et défensive. La liberté du commerce et la libre navigation sur le Dniester y étaient spécifiées également; de plus, il était stipulé que dans les démêlés entre Polonais et Moldaves, la justice serait rendue par des commissaires nommés à cet effet. La dernière clause concernait l'exil perpétuel de Pierre Aron, le prince détrôné.

Il ne put proposer la même alliance à Mathias Corvin, roi de Hongrie, qui avait donné l'hospitalité à Pierre Aron, et manifestait ainsi des intentions hostiles contre Etienne. Pour s'en venger, celui-ci pilla le pays des Szeklers (1463), alliés de Mathias. Deux ans après, il demanda au prince de Kiev, sa fille Eudoxie en mariage et l'épousa le 5 juillet 1465.

La Valachie était gouvernée par Vlad V Tzépesch ou Dracoula, qui était tributaire de Mahomet II. Pour ce motif, Etienne ne le comptait pas au nombre de ses alliés. Les historiens flétrissent la tyrannie de son gouvernement et font, des actes de ce prince, un tableau effrayant. Mahomet II lui demanda cinq cents enfants roumains par an, outre le tribut. Vlad refusa, et pour résister aux Turcs, il envoya des ambassadeurs à Mathias, roi de Hongrie, afin de solliciter son appui. Le sultan chercha à s'emparer du prince et à l'emmener à Constantinople. Vlad découvrit le complot, s'empara de ceux qui l'avait organisé et les fit mettre à mort.

L'année suivante, après quelques petits succès, la Valachie eut à subir les plus grands désastres de la part des Turcs, qui dévastèrent le pays par le fer et par le feu. Vlad se refugia en Hongrie où Mathias le fit emprisonner pendant dix ans, à Buda, en expiation des mauvais traitements qu'il avait fait subir aux Hongrois pendant son règne. En 1477, il recouvra la liberté et rentra en possession du pouvoir souverain, à l'aide d'Etienne. Les Turcs le remplacèrent par Radou IV, qu'ils mirent sur le trône de Valachie.

Mathias Corvin, qui est considéré comme l'un des rois les plus illustres de la Hongrie, était le fils du héros Jean Hurnide. Ayant combattu avec succès contre les Turcs et contre l'empereur Frédéric III, il croyait vaincre Etienne sans difficultés et pouvoir mettre à sa place, son ennemi Pierre V Aron, qui était prêt à reconnaître le roi de Hongrie comme suzerain de la Moldavie, dès qu'il en occuperait le trône.

Il leva une armée de 40,000 hommes, composée de Hongrois et des mercenaires d'Ardéal (Transylvanie), sous le commandement de Jean Gisera de Braudice, et se mettant à leur tête, il se dirigea vers les Carpathes. Ses ambassadeurs allèrent demander à Etienne s'il voulait la paix ou la guerre. Mathias passa par Oïtouz et arriva à Roman, où il séjourna quelque temps pour faire reposer ses troupes. En quittant cette ville, il y mit le feu et se dirigea vers Suczawa, en passant par Niamtz. Sur sa route, il brûla et dévasta tout, ne respectant ni la vie, ni les biens des habitants. Etienne, dès qu'il apprit l'arrivée des ambassadeurs, envoya une escorte pour leur rendre les honneurs. La splendide réception qui leur fut faite, les remplit d'étonnement ; admis en

présence du prince moldave, ils le trouvèrent assis sur son trône, le sceptre à la main, la couronne sur la tête, et entouré de toute la cour en habits somptueux. Etienne leur dit que le pays avait toujours gardé son indépendance et qu'il continuerait à la lui maintenir par la puissance de ses armes. Une garde d'honneur escorta les ambassadeurs à leur retour comme à leur arrivée. Etienne quitta Suczawa et campa avec son armée entre les rivières Moldova et Szamos, d'où il suivait les mouvements de Mathias. Celui-ci, en arrivant à Baya, s'y fortifia au moyen de ses chars et de fossés qu'il fit creuser autour de son camp. Etienne, grâce à un faible secours d'hommes envoyés par le roi de Pologne et à l'armée qu'il avait pu ramasser, possédait le même nombre de soldats que le roi de Hongrie, avec la différence que les troupes de ce dernier étaient plus aguerries que les siennes, ayant fait leurs preuves dans maints combats et vaincu les Turcs mêmes. La conscience de la valeur de ses troupes doublait l'audace de Mathias; dans son mépris de l'armée moldave, il dédaignait de prendre les précautions nécessaires pour éviter une surprise, tandis qu'Etienne, modeste et prudent, ne négligeait aucun détail et méditait avec soin son plan d'attaque. Lorsqu'il crut le moment propice, il abandonna les chevaux et le matériel embarrassant, puis, avec ses fantassins, il se dirigea vers Baya, où il arriva dans la nuit du 15 décembre 1467. Par ses ordres, le feu fut mis de trois côtés à la ville; les Hongrois entourés de toutes parts essayèrent de se défendre; les flammes éclairaient de leurs reflets sinistres cette lutte acharnée qui ne se termina qu'au jour. Le roi Mathias, blessé, se dirigea vers les montagnes avec les débris de son armée.

Trouvant, par l'ordre d'Etienne, les défilés fermés par des troncs d'arbres, les soldats brulèrent leurs chars et enterrèrent cinq cents bombardes, afin que les Moldaves ne pussent s'en servir, puis ils s'échappèrent en fuyant par l'Ardéal; Mathias ne dut son salut qu'au dévouement d'un Roumain qui paya de sa vie le service rendu au roi ennemi.

Mille Hongrois furent tués dans le combat; Etienne s'empara des drapeaux, des chars et des bombardes : il envoya au roi Casimir, en signe d'amitié, une partie des trophées pris aux Hongrois. Mathias rentra en Transylvanie, couvert de la honte de sa défaite, dont il rejeta la faute sur les chefs de l'armée, ne voulant pas convenir qu'il avait pu être vaincu.

En l'année 1469, effrayé du danger dont il était menacé du côté des Ottomans, grâce à la discorde qui existait entre les princes chrétiens et stimulé par le pape Sixte IV, il conclut un traité d'alliance avec le prince moldave et lui donna deux castels en Transylvanie : Ciceul près de Szamos et Balta près de Tarnava.

Casimir, dès qu'il apprit cette alliance, envoya des embassadeurs pour renouveler, entre Etienne et lui, les anciens traités. Il y était spécifié que le roi de Pologne n'aiderait jamais les ennemis du prince de Moldavie, à condition toutefois que celui-ci prêterait le même engagement et qu'il ne ferait pas la guerre sans le prévenir.

Ère brillante pour la Moldavie! alors qu'elle traitait avec les puissances étrangères sur le pied d'égalité et même qu'elle leur dictait sa volonté.

A peine Etienne avait-il signé la paix avec Mathias, qu'il dut prendre de nouveau les armes pour combattre

les Tartares d'au-delà du Volga. (Les Tartares, contre lesquels les Roumains eurent à lutter pendant tant de siècles, habitaient la Russie méridionale et le Caucase; ces contrées formaient la Tartarie d'Europe et ces peuples étaient connus sous le nom de Nogaï et Kalmuk). Ils se divisèrent en trois parties pour attaquer la Lithuanie, la Podolie et la Moldavie. Ils dévastèrent la Lithuanie et emmenèrent en esclavage plus de dix mille hommes; ils commirent également une foule de dégats en Podolie. La Moldavie commençait à éprouver les maux de l'invasion; déjà Maniac, chan de Crimée, en foulait le sol, à la tête d'une troupe innombrable, quand Etienne marcha à la rencontre de ses ennemis. Le 20 août 1469, la bataille fut livrée dans la plaine de Lipintz, près du Dniester. Etienne plaça ses troupes selon les habitudes européennes. Les Tartares n'étaient composés que de hordes sans ensemble ni discipline; leur nombre seul faisait leur force, au point que leur campement était six fois plus étendu que celui des Moldaves. Des groupes de prisonniers, de nombreux bagages, le butin enlevé partout sur leur route, marchaient à la suite de l'armée pour laquelle ils n'étaient pas un petit embarras.

Etienne releva le moral de ses soldats par une proclamation dans laquelle il leur fit le tableau des outrages et des souffrances de tout genre qu'auraient à subir les prisonniers moldaves, ajoutant que le salut du pays dépendait de leur bravoure, et qu'il était préférable pour eux de mourir glorieusement que de voir leurs frères vivre dans l'esclavage.

La lutte commença. Dépourvus de discipline, les Tartares se précipitèrent sur les Moldaves avec la

fureur de l'ouragan. Ceux-ci restèrent immobiles dans leurs rangs. La fougue des Tartares finit par s'apaiser et peu à peu ils succombèrent. Le combat fut terrible et dura jusqu'au soir. Vers la fin de la journée, une partie des Tartares prit la fuite. Etienne ordonna à sa cavalerie de les poursuivre ; épuisés de fatigue, ils ne purent résister plus longtemps et un grand nombre d'entre eux furent tués. Les Moldaves faits prisonniers auparavant se dégagèrent, s'armèrent de nouveau, se jetèrent sur ceux de leurs ennemis qui luttaient encore et les dispersèrent en peu de temps.

Les Moldaves s'emparèrent de tout ce que les Tartares avaient amené avec eux et qu'ils n'avaient pu emporter dans la précipitation de leur fuite. Etienne ramena à sa suite à Suczawa plusieurs prisonniers, entr'autres Carzic, fils du Chan Maniac. Celui-ci envoya redemander son fils au prince Etienne par cent cavaliers. Ces ambassadeurs le menaçèrent, en cas de refus, de la vengeance de leur maître. Irrité de ce langage insolent, il fit tuer Carzic devant les envoyés de son père et donna l'ordre d'exécuter les autres prisonniers, hormis un seul, qui fut chargé d'aller rapporter au Chan ce qu'il avait vu.

Cet acte de cruauté n'avait pas aux yeux des contemporains d'Etienne l'importance qu'il a aux nôtres. En effet, on ne peut pas comparer les mœurs rudes de l'époque, aux raffinements de notre civilisation. Si supérieur à ses rivaux que fut Etienne, il était toujours de son temps. On considérait alors la clémence et la pitié plutôt comme des preuves de faiblesse de caractère que comme des marques de générosité et de force. Ajoutons le ressentiment des maux causés à son peuple par le père de sa victime, la révolte de son orgueil à

lui le vainqueur, devant l'arrogance du Chan qui lui donnait ses ordres, et nous comprendrons comment l'âme d'Etienne, faite pour tous les genres de grandeur, s'est laissé entraîner à commettre une action aussi révoltante que le meurtre d'hommes désarmés.

Le 25 novembre 1469, mourut la première femme d'Etienne, la princesse Eudoxie, dont le pays porta longtemps le deuil, ses vertus lui ayant concilié l'affection et le respect de tous.

Etienne, après avoir imposé le respect et la crainte à ses ennemis, eut l'idée grandiose d'unir la Moldavie et la Valachie sous un même sceptre. Si ce vœu d'Etienne avait pu s'accomplir, les pays roumains auraient formé une grande puissance, car la réunion de la Moldavie à la Valachie eut présenté aux Turcs une barrière infranchissable. Malheureusement, il y avait des esprits étroits et égoïstes qui, n'ayant en vue que leurs intérêts, se refusèrent à consentir à cette union. Ce n'est qu'en 1859, alors que les Roumains réalisèrent ce rêve d'unité formé par Etienne au XV^e^ siècle, qu'ils commencèrent à marcher dans la voie du progrès et de la liberté. Pour réaliser son plan, le prince moldave eut recours aux armes, d'autant plus que Radou, prince de Valachie, s'était allié aux Turcs, les plus redoutables ennemis d'Etienne. Celui-ci demanda du secours à Casimir, roi de Pologne, qui le pria de se rendre à Lemberg, pour renouveler le traité. Etienne, malgré l'amitié qui semblait exister entre lui et Casimir, n'eut pas la confiance d'accepter le rendez-vous; il remit l'entrevue à un autre moment, sous prétexte que la guerre qu'il soutenait contre Radou, était un empêchement à ce voyage.

Il rassembla ses armées, entra en Valachie, dévasta les frontières et brûla Braïla. Ce fut le commencement des hostilités avec son rival Radou. Celui-ci réunit ses troupes et marcha à la rencontre des Moldaves. Les deux armées se trouvèrent en présence au village Soci, le 7 mars 1471, où se livra la bataille. Dès le début, l'armée d'Etienne, mieux dirigée, eut la supériorité, et malgré la bravoure de l'armée valaque, la défaite de Radou fut certaine avant la fin de la journée; les mercenaires prirent la fuite et entraînèrent les Valaques avec eux.

De nombreux capitaines furent faits prisonniers; la plus grande partie des armes et des drapeaux tomba entre les mains des Moldaves. Etienne ordonna à sa cavalerie de poursuivre les fuyards.

Après cette victoire, il rentra à Suczawa.

Au mois de novembre, il attaqua de nouveau la Valachie à la tête d'une troupe choisie et en compagnie d'un Valaque, nommé Laïote Bassarabe, qu'il voulait créer gouverneur du pays, dans le cas où il pourrait, lui, s'emparer du trône. Le 18 novembre, les deux armées se rencontrèrent à l'endroit nommé Cursul-Apéi. La lutte fut terrible et dura trois jours; il y eut des deux côtés des pertes énormes; cependant aucune des troupes ne voulaient céder le terrain. Dans la nuit du 20, Radou, espérant un secours des Turcs, ordonna la retraite et se dirigea vers Tirgovesti où il s'enferma dans la forteresse. Etienne le poursuivit, assiégea la ville et s'en empara. Radou avait déjà quitté la forteresse et s'était dirigé vers le Danube, pour demander du secours aux Turcs. Etienne fut plein d'égards envers les habitants et envers les princesses femme et fille

de Radou, qui tombèrent toutes deux en son pouvoir, avec la fortune du prince et les drapeaux que l'armée valaque avait pris à ses ennemis et qu'elle conservait à l'abri des murs de Tirgovesti. Il passa trois jours dans cette ville, et en la quittant pour retourner à Suczawa, avec les princesses valaques, ses captives, il y laissa Bassarabe, pour la garder en son nom.

Pour annoncer sa victoire contre Radou, au roi de Pologne, il lui envoya des ambassadeurs, porteurs de vingt-huit drapeaux qu'ils étaient chargés de lui remettre; mais trois jours après, il en dépêcha d'autres pour lui demander un prompt secours, contre Radou qui venait de rentrer en Valachie, à la tête d'une armée turque.

Casimir chargea Michel Boucheski, capitaine de Snyatin, et d'autres envoyés, de reconcilier les princes Etienne et Radou, afin que le premier pût l'aider contre Mathias avec lequel il était en guerre, parce que les Hongrois avaient élu roi le fils de Casimir, en l'absence de Mathias qui se trouvait en Bohême.

Les ambassadeurs du roi de Pologne se rendirent à Voslouï, où ils furent reçus par Etienne, et ils lui firent connaître la proposition de leur maître. Il ne put l'accepter, jugeant la paix impossible entre lui et Radou qui non seulement était le vassal des Turcs, mais qui de plus leur avait abandonné presque toutes ses forteresses.

Radou avait obtenu de Mahomet II 15,000 soldats, avec lesquels il entra en Valachie (1473), alla à la rencontre de Laïot-Bassarabe et dispersa son armée (25 décembre). Celui-ci se retira en Moldavie auprès d'Etienne. L'armée turque l'y poursuivit et s'avança jusqu'à Ber-

lade; après avoir tout dévasté, elle retourna en Valachie.

Vers la fin de 1474, Etienne résolut d'attaquer les Turcs, et occupa la forteresse de Téléjen. Il battit les Hongrois qui étaient venus en Valachie sous le commandement de Blacie-Magyar, pour mettre sur le trône Vlad-Dracoula. Une suspension d'armes, dans laquelle entrèrent les Moldaves et les Valaques, eut lieu pour un terme de deux ans entre les Polonais et les Hongrois. Cette paix fut utilisée par Etienne pour réformer ses corps et les renforcer. Le moment était critique : la Valachie soumise aux Turcs, et la Moldavie en danger de subir le même sort! Les Hongrois et les Polonais n'étaient pas non plus exempts de craintes. Mahomet II après avoir pris toutes les forteresses de la Valachie et de la Bessarabie, demandait à Etienne les forteresses Acherman et Chilia, ainsi qu'un tribut, lui disant que s'il ne s'exécutait pas de bonne grâce, il lui prendrait tout ce qu'il ne voulait pas céder.

Après le refus d'Etienne, Mahomet envoya Soliman-Pacha en Moldavie avec 120,000 Turcs et 10,000 Valaques. Ils commencèrent à dévaster le pays et le 17 janvier 1475, ils arrivèrent dans la vallée de Rocova, près de la rivière Berlade, où ils rencontrèrent Etienne à la tête de 40,000 hommes, dont la plupart étaient des paysans et des ouvriers, plus 5,000 Szeklers et 2,000 Polonais, sous le commandement de Boucheski. L'aîle droite des Turcs était formée par des Asiatiques et des Africains (Arabes et Abyssiniens), le centre par les Ottomans, Janissaires et Spahis, l'aîle gauche par les Turcs d'Europe, les Albanais, les Valaques et les Tartares.

Etienne forma son aile droite des Széklers et d'une

grande partie des Moldaves, parmi lesquels figuraient plusieurs Stéaguri de Dorobantzi, Pantziri, Calaraschi et des paysans armés, l'aîle gauche par des Toporani, armés de haches, des Codreni et des chasseurs, au centre les 2,000 Polonais, les Curteni, les meilleurs Calaraschi, les Fusiliers de Tigineni et les boyards avec leurs soldats. Etienne employa dans ce combat un stratagème original, en rapport avec son temps et ses ennemis. Il donna l'ordre à quelques centaines de paysans de se cacher dans les bois avoisinants le champ de bataille, et à un signal donné, de commencer à sonner du cor et de la cornemuse, pour faire croire aux Turcs que d'autres armées venaient au secours des Moldaves. Le temps se prêta admirablement au succès de cette ruse. Aussitôt que la lutte commença, il se fit un brouillard si épais et si sombre que les combattants se voyaient à peine les uns les autres. L'aîle, où se trouvaient les Arabes et les Abyssiniens prit part la première à l'action, puis le centre; ensuite l'autre aîle vinrent la soutenir. Les sons lointains que les soldats entendirent, leur firent croire que de nouvelles armées venant en aide aux Moldaves, allaient fondre sur eux. Déjà ils se voyaient entourés, en face par les troupes d'Etienne, à droite par la rivière, à gauche et derrière par ces troupes invisibles encore, mais qu'ils entendaient plus distinctement déjà s'approcher d'eux. L'indécision à laquelle ils étaient en proie, paralysa leur courage, tandis que les Moldaves en profitaient pour les attaquer vigoureusement. Quelques-uns des corps de l'aîle gauche se retirèrent en traversant la prairie qui se trouvait derrière eux. Ce commencement de fuite se communiqua à toute l'armée ottomane. Etienne l'atta-

qua avec plus de vigueur; une partie des Turcs voulurent s'échapper, en sautant dans la rivière, où ils furent tous noyés; d'autres se sauvèrent dans les bois où ils furent massacrés par les paysans. Un grand nombre des chefs turcs périrent dans cette bataille; quatre pachas furent faits prisonniers, plus de cent drapeaux tombèrent au pouvoir du vainqueur. Etienne fit hommage de trente-six drapeaux au roi Casimir et lui envoya des prisonniers, lui demandant en même temps de le secourir, dans le cas où les Turcs essayeraient de prendre leur revanche. Il fit don également de drapeaux turcs au pape Sixte IV, le priant aussi de l'aider; il agit de même à l'égard du roi Mathias. Dans cette bataille mémorable où le prince moldave se conduisit en héros, l'armée s'empara des richesses, or, argent, chevaux, que les Turcs possédaient. Toutes les forteresses valaques furent remises à Etienne, et en récompense de leurs services, il anoblit un grand nombre de vilains.

Peu de Turcs échappèrent au désastre de cette journée; ceux qui se dirigèrent vers le Danube pour regagner leur pays, furent poursuivis par la cavalerie moldave et la plupart furent ou tués, ou noyés dans les eaux du fleuve. Pour s'en venger, Mahomet envoya à Caffa, forteresse appartenant aux Génois, une flotte qui s'en empara le 4 juin 1475 : dans cette ville, se trouvaient des agents d'Etienne et cent soixante commerçants moldaves. Les Turcs les tuèrent et tous les vaisseaux qui se trouvaient dans le port, tombèrent au pouvoir des fils du Prophète. Ils chargèrent un grand vaisseau des richesses qui se trouvaient dans Caffa et ils emmenèrent à son bord cent cinquante

enfants pour les envoyer à Constantinople. En route, les gens de l'équipage se révoltèrent et tuèrent les Turcs, puis ils se dirigèrent vers Chilia où, dès leur arrivée, ils se soumirent aux Moldaves.

La victoire d'Etienne à la mémorable bataille de Racova eut pour résultat de terrifier Mahomet II qui menaçait l'Europe entière. Cette victoire seule suffirait pour immortaliser le nom du héros qui n'étant que l'expression de son peuple, avait lutté avec désespoir, car pour lui la vie était impossible sans la liberté. C'est cette conviction qui l'aida à entreprendre l'œuvre de l'union des Roumains. Cette nation ne comprenait pas alors la devise actuelle de la Belgique : L'UNION FAIT LA FORCE. Les conséquences de cet esprit de factions furent désolantes, car nous verrons, à la bataille de Valéa-Alba, les Valaques combattant les autres Roumains dans le camp des Turcs.

II

Conquête du district de Poutna. — Luttes des Moldaves contre les Cosaques, les Tartares & les Turcs.

La bataille de Racowa était à peine terminée et Etienne se reposait depuis trois jours à Jonachesti, sur le Sireth, quand on lui annonça que Radou IV marchait contre lui à la tête d'une armée. Cette nouvelle le contraria, car il avait licencié un grand nombre de soldats. Il donna des ordres pour le rassemblement des troupes; le capitaine Schendrea arriva avec un corps qui était resté en arrière et le Paharnic Costéa revint en même temps de sa poursuite des Turcs. Etienne envoya le premier avec quelques troupes pour observer les mouvements de Radou. Schrendrea rencontra les troupes valaques un peu au-delà de Rîmnic-Serat, mais il eut l'imprudence de s'avancer et d'engager la lutte. Malgré sa bravoure, le petit corps qu'il commandait succomba, et lui-même fut au nombre des morts.

Etienne avança avec le gros de l'armée; il rencontra Radou au-delà du Rîmnic. Après une lutte désespérée, Etienne fut vainqueur; pendant trois jours, la Valachie fut en proie aux désastres de l'invasion; il resta à Rîmnic pour rassembler ses soldats, et réunir les principaux d'entre les Moldaves et les Valaques, afin de décider quelle serait la ligne de séparation entre les deux principautés. Dans la discussion qui eut lieu à ce sujet, on choisit la rivière de Milcove (jusqu'alors c'était le Trotusch). Ensuite, Etienne annexa à la Moldavie, la ville Cracziuna avec son district appelé Poutna, et lui donna pour gouverneurs Valcea et Ivan.

Dès que ces affaires furent terminées, Etienne retourna en Moldavie. Sur sa route, il trouva une position très pittoresque entre Vasloui et Berlade; il y fit bâtir une église dédiée à St-Jean et un palais en mémoire de sa victoire sur les Turcs et les Valaques.

Pendant qu'il se trouvait à Vasloui, il reçut, de la part des gouverneurs de Soroca, l'avis que Loboda et Nélivaïca, capitaines de Cosaques, étaient entrés en Moldavie et qu'ils dévastaient le pays. Etienne alla à leur rencontre et arriva à Groumezeschti, où se trouvait l'armée cosaque; Etienne l'attaqua à l'improviste pendant la nuit, la lutte dura jusqu'au lendemain, les Cosaques furent vaincus, Loboda fait prisonnier et Nélivaïca mis en fuite avec le reste des troupes, dont le plus grand nombre périt dans le Dniester, entre autres le fameux colonel Jora. Depuis lors, l'endroit où il fut noyé, s'appela le gué de Jora.

Après cette bataille, Etienne se rendit à Jassy, où il fit bâtir l'église St-Nicolas qui existe encore aujour-

d'hui près du palais princier. Il revint ensuite dans sa capitale, où il fut reçu en grande pompe par les habitants, les militaires, les prêtres, les boyards et les ambassadeurs des princes étrangers. Le métropolitain et le grand clerc placèrent dans ses mains l'évangile et la croix, honneur réservé au prince victorieux des ennemis de la chrétienté.

Etienne fit bâtir à Suczawa, près de son palais, une église dédiée à St-Démêtre. Il épousa Maria, fille de Radou IV, et fit reconduire jusqu'en Valachie, la princesse-mère, avec les honneurs dus à son rang.

Après tant de victoires remportées par le prince de Moldavie, les rois ses voisins recherchèrent son alliance et essayèrent de l'attirer chacun de son côté. Mathias Corvin, roi de Hongrie, lui envoya trois ambassadeurs pour lui proposer de se séparer des Polonais et de s'allier avec lui, lui promettant un secours puissant contre les Turcs. Etienne refusa. Craignant qu'il ne s'alliât à Mathias, Casimir lui envoya des ambassadeurs pour lui faire renouveler son serment d'amitié.

Le sultan Mahomet II, irrité contre Etienne qui se refusait à devenir son tributaire, s'était emparé de Chilia et avait, l'an passé, détruit 120,000 turcs, rassembla son armée dans l'intention de conquérir la Moldavie et d'en donner le gouvernement à un Roumain, nommé Alexandre, prétendant être le frère d'Etienne. Celui-ci, dès qu'il apprit l'entrée en campagne des Turcs, envoya au roi de Pologne, courrier sur courrier, pour demander un prompt secours. Les Polonais conseillèrent hautement au roi de soutenir la Moldavie contre les Turcs.

Mahomet II était déjà arrivé à Varna, quand l'am-

bassadeur de Casimir fut admis en sa présence. Au nom de son maître, il pria le sultan de renoncer à la conquête de la Moldavie, lui demandant de reconnaître, par cet acte de déférence au désir du roi, le refus continuel que celui-ci avait opposé au pape et aux princes de l'Europe, lorsqu'ils l'avaient tous invité à combattre les Turcs, alléguant toujours l'amitié qu'il portait au sultan. Celui-ci répondit qu'en reconnaissance de l'amitié du roi de Pologne, il aurait acquiescé à sa demande, s'il en avait été temps encore; mais déjà, il avait concentré ses troupes et se trouvait aux frontières de la Moldavie; il ne pouvait manquer à la promesse qu'il avait faite aux ambassadeurs du prince de Valachie et à ceux du chan tartare d'attaquer ce pays. Cependant si Etienne consentait à lui payer un tribut, à restituer Chilia à la Valachie et à rendre tous les prisonniers, il daignerait consentir à arrêter les opérations. L'ambassadeur polonais fit connaître ces conditions à Etienne, puis il retourna en Pologne, près du roi qui se trouvait à Marienburg. Il prit aussitôt des mesures pour défendre ses frontières, mais il n'envoya aucun secours à Etienne. Touchante union des princes chrétiens contre les Turcs!

Avant l'arrivée de ceux-ci, un grand nombre de Tartares inondèrent la Moldavie, semant sur leur passage la ruine, la désolation et la mort. Brûler, piller, tuer, emmener des prisonniers, était le mot d'ordre de cette grande armée qui se répandait comme un torrent dévastateur dans le pays du valeureux Etienne.

D'un autre côté, les Turcs pouvaient arriver à chaque instant. Etienne, dans tous ces dangers, se conduisit en héros. Il brûla tout sur le passage des Tartares et

sur la route que devaient prendre les Turcs, puis comme les premiers ennemis étaient les plus à craindre, il s'avança à leur rencontre pour les empêcher de se réunir aux Turcs. Il se mit à la tête d'un corps de troupes et se dirigea vers le Dniester. Non loin de ce fleuve, il livra bataille aux Tartares. La lutte fut effroyable et dura trois jours, au bout desquels les Tartares prirent la fuite. Jamais retraite ne s'effectua dans un tel désordre; les fuyards les plus forts terrassaient les plus faibles pour s'emparer de leurs chevaux. Il périt autant d'hommes dans la retraite que sur le champ de bataille. La panique était si vive que pour se sauver plus rapidement, ils abandonnaient non seulement leurs armes, leurs arcs et leurs flèches, mais jusqu'à leurs habits et se jetaient dans le fleuve où ils se noyaient. Plus de 15,000 Tartares trouvèrent la mort dans cette terrible défaite, et ceux qui survécurent, ne purent plus rejoindre les Turcs pour combattre avec eux.

Après sa victoire, Etienne se dirigea vers le Danube, que les Turcs avaient entrepris de passer au moyen de cinq ponts. Il essaya de les empêcher de le traverser, mais voyant que malgré les pertes qu'il faisait éprouver à l'ennemi, il ne pouvait arriver à aucun résultat, il donna l'ordre de se retirer dans les forêts et de livrer de petits combats. Grâce à cette tactique, les Turcs perdirent plus de 30,000 hommes. Le sultan voyant combien il y avait de vides dans son armée, avant d'avoir livré une bataille décisive, la divisa en plusieurs corps et ordonna à chacun d'eux d'occuper tous les passages, afin de serrer Etienne dans un cercle de fer. Le prince moldave tint conseil avec ses capitaines; ils décidèrent

à l'unanimité de se retirer dans les montagnes. Cette résolution était prudente. « Les Turcs sont encore très nombreux, disaient les plus anciens chefs, jamais le sultan n'a rassemblé une plus grande armée. Si nous sommes vaincus, et Ta Grandeur prisonnière, ils disposeront à leur gré de la Moldavie, la transformeront en pachalat ou lui donneront un prince vassal. » Etienne se rendit à ces sages conseils, il se retira vers les montagnes, et établit son campement à Valéa-Alba, vallée qui s'étend aux pieds de montagnes boisées d'où coule un petit ruisseau. Du sud au nord-est, sur une distance de deux lieues, elle commence un peu à s'élever, mais sans présenter d'accidents de terrain. Les bois ne se trouvent qu'au delà du ruisseau. Etienne campa dans les forêts, ayant le ruisseau devant sa ligne de bataille, derrière-lui des montagnes et la rivière Bistritza, plus loin d'autres montagnes boisées s'étendant au delà des frontières de la Transylvanie. La position choisie par Etienne était très avantageuse pour une armée qui voulait rester sur la défensive, car il se trouvait derrière elle plusieurs lignes à l'abri desquelles elle pouvait se réorganiser pour renouveler le combat.

L'armée turque ne cessait de poursuivre les Moldaves; un corps arriva au pied des montagnes qui longent Valéa-Alba du côté de Suczawa. Il suivit le petit ruisseau, et quand il se trouva à proximité du camp moldave, il se retira pour occuper l'extrémité de la position en face des armées moldaves. Dans la soirée du 27 juillet 1476, Etienne aperçut un nuage de poussière à l'extrémité de la vallée du côté du nord. Il crut d'abord que c'étaient les troupes envoyées à son secours par le roi de Pologne, auquel il avait demandé 12,000 soldats;

aussitôt il communiqua son espoir aux capitaines qui se trouvaient à ses côtés. » Je connais de longue date les Polonais et les Hongrois, répondit l'un des plus anciens chefs; la Pologne ne te prêtera son aide que le jour où Ta Grandeur lui fera acte de vassalité.

« Arrière une telle honte, s'écria Etienne; que le pays de nos pères se transforme en un immense tombeau avant de se soumettre à l'étranger! Qu'il vienne le prendre, les armes à la main. »

Le prince envoya un peloton de Calaraschi pour faire une reconnaissance. Ils revinrent lui apprendre que le corps assez nombreux qui s'approchait était composé de Turcs. A cette nouvelle, il donna l'ordre de retirer les sentinelles lointaines et de se préparer à la bataille.

Quelques corps turcs arrivèrent avant le soir et prirent leurs campements. Etienne, espérant encore que le roi de Pologne lui enverrait des troupes, ne les attaqua pas ce jour là, perdant ainsi l'avantage qu'il eut pu tirer de leur fatigue et de l'absence des autres corps de leur armée et de celle des Valaques commandés par Radou.

Le lendemain matin, les Turcs prirent l'initiative. La cavalerie des Janissaires, sous le commandement du fameux Sevganbaschi de Trapézunta, s'avança pour passer le ruisseau et pénétrer, par un chemin tracé dans la forêt, jusqu'à la position occupée par Etienne. Le prince ordonna à ses cavaliers de mettre pied à terre, de s'armer de piques et d'occuper les bords de la forêt. Il fit placer deux canons sur la route, et de chaque côté des troupes d'infanterie. Les ennemis s'élancèrent avec furie sur ce chemin, mais une grêle

de balles et de flèches les assaillit des deux côtés. La plupart des chevaux tombèrent entraînant leurs cavaliers et formèrent un monceau de cadavres sur le sol. Les Janissaires, non habitués à un combat dans les bois, s'enfuirent plein d'épouvante, marchant l'un sur l'autre pour s'échapper plus vite. Ils culbutèrent les Janissaires à pied qui venaient soutenir la cavalerie; ceux-ci, pour échapper à cette terrible mort, se sauvèrent dans les forêts où ils tombèrent sous les balles ennemies. Les Moldaves attaquèrent les Janissaires de tous les côtés à la fois; en vain la voix des chefs ottomans s'élevait au-dessus des bruits du combat pour crier de marcher en avant, au nom du Sultan, au nom du Prophète, personne n'obéissait. Les chefs poussaient les soldats avec leur yatagan pour les faire marcher, mais éperdus de terreur, ils se jetaient par terre. Mahomet II, de son point d'observation, voyant la face des choses et prévoyant une fuite générale, essaya de les rallier et de leur faire reprendre l'offensive au péril de sa vie. Il traversa, comme une flèche, les rangs des Janissaires en disant : « Misérables, vous vous laissez donc vaincre dès le commencement de la lutte! C'est ainsi que se battent les fils du Prophète? Je marcherai seul, s'il le faut, contre les Ghiauri (nom qu'il donnait aux chrétiens); et lorsque vos pères demanderont ce qu'est devenu votre Sultan, répondez hardiment : Nous l'avons vu mourir, mais nous n'avons pas eu le courage de l'imiter, et nous avons fui devant l'ennemi. » En achevant ces mots, il saisit un bouclier et s'élança vers le ruisseau. Les Janissaires ranimés le suivirent et un corps de spahis à cheval s'avança pour aider le Sultan. Une lutte terrible s'engagea.

Grâce à sa tactique, Etienne faisait des prodiges, malgré l'infériorité de ses forces. Vers deux heures de l'après-midi, les Moldaves commencèrent à gagner du terrain et à repousser les Turcs. Le Sultan attendait d'un instant à l'autre l'arrivée de Radou. Etienne, lui, n'avait plus de secours à espérer, et dut engager toutes ses troupes dans le combat. Vers quatre heures, quelques corps turcs commençaient à se retirer, quand l'arrivée de Radou avec l'armée valaque vint ranimer les Ottomans et, par contre, décourager les Moldaves. Leur prince perdit l'espérance de la victoire. La conduite de Radou fut flétrie par l'Europe entière comme elle le méritait; Radou tournant ses armes contre sa patrie et aidant l'infidèle contre un prince chrétien, ne devait recueillir, même dans le triomphe, que la réprobation générale.

La fortune se tourna du côté des Turcs, grâce aux renforts que leur amenait Radou. Vers six heures du soir, les Valaques s'emparèrent des parties voisines de la forêt.

Etienne, craignant d'être coupé dans sa retraite et d'être pris entre deux feux, voulut se retirer en bon ordre sans cesser de combattre; mais les Valaques occupaient les abords de la forêt, les deux canons moldaves étaient au pouvoir des Turcs : aucun moyen d'effectuer convenablement la retraite et d'échapper à ses ennemis. Les troupes d'Etienne se débandèrent, sourdes à la voix de leur chef. En vain, le héros chercha à relever leur courage, leur rappelant leurs récentes victoires, leur disant la honte qu'il y a à fuir et la gloire de mourir les armes à la main. Ses soldats ne l'entendaient plus et tombaient comme les épis sous la faux

du moissonneur. La vue de cette multitude de cadavres achevait de décourager les survivants, dont la fatigue était si grande qu'ils pouvaient à peine, à la fin de cette rude journée, soutenir le poids de leurs armes. Le cheval d'Etienne s'affaisa; aussitôt les Turcs se jetèrent sur le prince. Sa garde, formée de vétérans, le défendit avec héroïsme et parvint à l'entraîner hors du combat.

Les derniers débris de ses troupes luttaient encore sur le champ de carnage; la nuit vint protéger ces braves et leur permit de gagner l'épaisseur du bois où l'ennemi ne put les poursuivre. Il ne resta à Etienne que 12,000 hommes hors d'état de combattre. Le champ de bataille était rempli de sang et jonché de cadavres. Une foule de boyards moldaves et l'élite des troupes restèrent parmi les morts.

La nouvelle de la défaite d'Etienne attrista toute l'Europe; les princes d'Occident reprochèrent à Mathias et à Casimir de l'avoir abandonné à l'heure où son salut dépendait de leurs secours, et à Radou de l'avoir indignement trahi pour servir la cause des ennemis de la foi.

Etienne, escorté d'une petite garde, se dirigea vers la forteresse appelée Cétatea Niamtzoulouï, poursuivi à grande distance par les Turcs. A minuit, il se présenta à la porte de la forteresse où sa mère Hélène, la princesse Maria, et le métropolitain du pays attendaient l'issue de la bataille. Là se trouvaient, outre la garnison, le trésor et les archives de l'état.

Un de nos plus grands poëtes, Bolintinianu, a célébré en vers admirables dans la légende de Cétatea Niamtzoulouï, la mère d'Etienne refusant à son fils

l'entrée de la forteresse, tant qu'il s'y présentait en vaincu.

M. Kogalniceanu s'exprime de la manière suivante :

« Etienne, accompagné d'une petite troupe et pour-
» suivi par les Turcs, marcha toute la nuit et arriva
» aux portes de la forteresse Niamtzou. Sa mère,
» la princesse Hélène, à la nouvelle de la défaite des
» Moldaves et de l'esclavage de la patrie, s'arma d'un
» courage au-dessus de son sexe pour défendre à son
» fils d'entrer dans la forteresse.

» Debout au-dessus des murailles, elle lui dit ces
» paroles d'une grandeur antique : Mon fils, je devais
» donc te voir revenir du combat en vaincu; pour la
» première fois tu as trompé mon espérance! As-tu
» donc oublié ton surnom de brave? Retire-toi de ma
» vue, et ne reviens ici qu'en vainqueur. Je préfère
» te voir expirer sous le fer de ton ennemi, plutôt que
» d'entendre dire qu'une femme, en te recueillant, t'a
» sauvé la vie. »

Les Turcs, qui poursuivaient Etienne, arrivèrent devant la forteresse et l'assiégèrent, croyant que le prince y était enfermé. La vigoureuse défense de la garnison les forcèrent de se retirer.

Sous l'impression des paroles de sa mère, Etienne se dirigea vers le nord de la Moldavie, du côté de Czernovitz et de Chotin, où il rassembla des troupes auxquelles il ajouta, non seulement des mercenaires étrangers, mais encore les gens en état de combattre qu'il recueillit sur sa route.

Les Turcs se dirigèrent vers Suczawa qu'ils brûlèrent, puis ils dévastèrent le pays.

Mahomet II, apprenant qu'Etienne se formait une

nouvelle armée, se décida enfin de marcher vers le Danube; la partie méridionale du pays, ruinée par l'armée moldave, n'offrait plus les ressources nécessaires à l'entretien des troupes ottomanes qui étaient cruellement décimées par la famine et la peste. Etienne le poursuivit en livrant des combats continuels : 20,000 Turcs périrent dans cette retraite, et un plus grand nombre encore furent massacrés au passage du Danube. Quand Mahomet eut traversé le fleuve, il ne comptait plus que la huitième partie de l'armée qu'il avait sous ses ordres au commencement de cette campagne, dont il ne retira guère que de la honte.

Etienne revint en Moldavie; il réorganisa l'armée et fit bâtir à Voranitz l'église St-Georges. Il fit recueillir les ossements blanchis du champ de bataille de Valéa-Alba, et leur donna une sépulture digne d'eux dans l'église élevée à la mémoire de ceux qui avaient succombé dans cette journée. L'endroit s'appela Resboeni ou place de guerre.

Vers la fin de l'année 1476, Mathias, roi de Hongrie, épousa la princesse Béatrice, fille du roi de Naples. Les plus illustres capitaines roumains assistèrent à la noce royale. Sur les conseils de Radou IV, les Turcs traversèrent, au nombre de 40,000, le Danube qui était gelé et saccagèrent le pays, emmenant à leur suite un grand nombre de prisonniers. Etienne, avec l'aide de Batori, général hongrois, entra en Valachie (1476), battit les Turcs et leur fit évacuer le pays. Radou, vaincu et serré entre deux armées, dut se sauver à Brasso (Kronstadt) en Transylvanie, mais les habitants le livrèrent à Etienne qui le fit mettre à mort et le remplaça par Vlad V Dracoula qui

occupa ainsi le trône pour la seconde fois (1475).

La guerre entre la Hongrie et l'Autriche commença (sous l'empereur Frédéric III) en l'année 1477. Les Turcs firent de grands préparatifs pour attaquer la Transylvanie. En l'année 1479, Mahomet II envoya le pacha Alibeg avec 100,000 hommes qui dévastèrent la Valachie avant d'entrer en Transylvanie. Ils furent battus dans la plaine de Gibeth par Etienne Batori, gouverneur de Transylvanie et Paul de Canisa, gouverneur de Timischioara. 30,000 Turcs et 8.000 chrétiens restèrent sur le champ de bataille. D'après Bonfinius, les Sasses (Saxons) et les Roumains s'y distinguèrent; Alibeg, à l'aide d'un déguisement, regagna la Turquie avec beaucoup de difficultés.

Mahomet II mourut en 1481 et eut pour successeur Bajazet II. En 1483, le nouveau sultan fit, pour une durée de cinq ans, un traité de paix avec Mathias, mais son ambassadeur, Pierre de Varda, ayant négligé d'y énoncer la Moldavie et la Valachie, elles furent toutes deux exclues de ce traité. Aussi voyant Bajazet se préparer à la conquête de la Moldavie, le roi Mathias lui fit remarquer qu'il manquait à ses engagements; le sultant lui répondit avec ironie qu'il craignait plus que la mort la rupture du traité, seulement qu'il le priait de le relire attentivement pour bien se persuader qu'il n'y était nullement question de la Moldavie ni de la Valachie.

Le sultan, désireux de venger les défaites de son père, partit en 1484 par mer et par terre avec une armée nombreuse. En arrivant en Moldavie, il s'empara de Kilia, d'Ackerman (*) et de toute la Bessarabie.

(*) Cetatia Alba.

Etienne, se sentant trop faible, se retira, fidèle à sa tactique habituelle, dans les parties montagneuses et boisées du pays, et de là livra de petits combats aux Turcs, leur enlevant ainsi beaucoup de monde. Il envoya des ambassadeurs à Casimir et à Mathias pour leur demander du secours. Ce dernier répondit qu'il avait pris des mesures pour défendre son pays, mais nullement pour aider le prince moldave, que du reste, il avait à soutenir une guerre contre Frédéric III. L'autre trouva l'occasion propice pour humilier Etienne, en l'obligeant à lui prêter hommage. Il dut passer par cette dure extrémité pour obtenir une armée polonaise, afin de combattre les Turcs. Le secours de Casimir se réduisit à 3,000 cavaliers qui aidèrent Etienne à débarrasser la Moldavie de ses ennemis, mais qui furent impuissants pour reprendre Kilia et Ackerman.

Mathias, roi de Hongrie, mourut à Vienne, le 5 avril 1490; les Hongrois qui se trouvaient dans cette ville, jurèrent fidélité à la reine Béatrice et à son fils Jean; un autre parti, plus puissant, élut Vladislav II, fils de Casimir, roi de Pologne, et alors roi de Bohême (1490). En Valachie, Vlad V, fils de Radou IV, qui voulait s'emparer du pouvoir, fit appel tantôt aux Hongrois, tantôt aux Turcs et se mit, selon les circonstances, avec ou contre Etienne, ce qui obligea celui-ci à lui faire la guerre. Vlad fut vaincu et tué à la bataille de Rîmnic-Serat (1493). Son fils, Radou V, lui succéda, grâce à l'appui de la Turquie. En Pologne (1492), Jean-Albert, frère du roi de Hongrie remplaça sur le trône son père Casimir qui venait de mourir.

III

Guerre d'Etienne contre la Pologne, ses victoires, sa mort.

Pendant que le vaillant prince Etienne méditait une alliance générale des souverains chrétiens contre les Turcs, Albert, roi de Pologne, se proposait de le détrôner pour mettre son frère Sigismond à sa place; il espérait, en tenant la Moldavie à sa disposition, guerroyer avec succès contre les Turcs qui, pour le moment, étaient en paix avec lui. Albert aimait la gloire des armes, mais le génie militaire lui faisait défaut. Les lauriers du héros roumain l'empêchaient de dormir, et il s'imaginait que s'il venait à bout de le vaincre, il se placerait, par ce haut fait, à la tête des hommes qui avaient illustré les pays du Danube. « Il

» lui fallait des lauriers, dit Bolintineanu, et il trouvait » plus commode de les arracher à la couronne de Mol- » davie qu'à celle de la Turquie. »

Pour réaliser ses desseins, Albert s'adressa à son frère Vladislav, roi de Hongrie, et Alexandre, prince de Lithuanie ; Vladislav abonda d'abord dans son sens, puis il réfléchit qu'il n'était pas dans ses intérêts de laisser conquérir la Moldavie par son frère, et il chargea des Hongrois de faire connaître à Etienne le plan du roi de Pologne. Celui-ci envoya des ambassadeurs au prince moldave pour lui apprendre qu'il allait marcher contre la Turquie avec une grande armée, et l'inviter, comme prince chrétien et ancien allié de la Pologne, à prendre part à cette entreprise, lui promettant les forteresses Ackerman et Kilia, qui, pour le moment, se trouvaient au pouvoir des Turcs. Cette proposition souriait à Etienne, mais dès qu'il eut connaissance du véritable but du roi de Pologne et surtout quand il vit que ses armées ne se dirigeaint pas vers Kilia et Ackerman, leur vraie route, mais par la Pocutie, il envoya deux ambassadeurs, le Logofet (*) Têutu et le Visternic (**) Isaac au roi Albert pour lui demander s'il venait en ami ou en ennemi, car s'il marchait contre les Turcs, selon sa promesse, le plus court chemin était de passer par le sud du pays où l'armée pourrait trouver des approvisionnements de tout genre.

Le roi les reçut à merveille, et cacha si bien son jeu que la défiance du plus grand diplomate eut été en défaut. Il donna l'assurance qu'il marchait contre les Turcs, et pour confirmer ses paroles, il envoya à son

(*) Ecrivain.

(**) Trésorier.

tour des ambassadeurs au prince moldave, puis il avança de nouveau. Etienne envoya une députation à Albert pour lui parler avec plus de fermeté et lui dire que s'il venait en ennemi, quoi qu'il n'eut à faire valoir aucun motif de rancune, il le recevrait comme il avait reçu tous ceux qui avaient osé entrer les armes à la main dans le pays, etc., etc. Albert fit emprisonner les délégués du prince et, entrant en Moldavie au mois de septembre 1497, il se mit à piller les villages sur la route de Suczawa, puis arrivant devant cette ville, il en ordonna le siége : son armée se composait de 80,000 hommes et de 30,000 chariots. Les habitants de Suczawa lui opposèrent une défense héroïque. Etienne était à Roman, point de concentration des forces moldaves. Les Hongrois lui envoyèrent 2,000 Széklers sous le commandement de Birtos, prince de Transylvanie ; les Turcs et le prince Radou de Valachie lui vinrent également en aide. Pendant trois semaines que dura le siége de Suczawa, les Polonais l'attaquèrent jour et nuit. Cependant les assiégés ayant des provisions, offraient une résistance opiniâtre, tandis que les Polonais exposés à leur feu, à leurs traits et à leurs pierres, dépourvus de vivres, enduraient de cruelles souffrances et perdaient beaucoup d'hommes. Les soldats qui parcouraient les districts voisins, pour recueillir des provisions, tombaient dans les piéges tendus par leurs ennemis et étaient emmenés prisonniers. Cet état de choses acheva de mécontenter l'armée qui n'avait marché qu'avec répugnance contre les Roumains, avec lesquels elle avait combattu côte à côte les fils du Prophète. De graves murmures contre le roi Albert se firent entendre dans les rangs des soldats. Craignant une révolte

générale, Albert pria son frère Vladislav d'intervenir auprès d'Etienne pour le décider à faire la paix avec lui. Il fut résolu, de commun accord avec le prince de Transylvanie et les ambassadeurs hongrois, que le roi de Pologne retournerait dans son pays par la route qu'il avait déjà prise.

Alexandre, frère d'Albert, était en route avec l'armée de Lithuanie, quand celui-ci lui écrivit d'arrêter sa marche. Le 19 octobre, l'armée polonaise leva le siége de Suczawa et s'ébranla pour retourner en Pologne. Albert, au lieu de reprendre le même chemin, en chercha un autre, plus direct, par la forêt de Cosmin où il pouvait plus aisément approvisionner son armée, mais il ne prit aucune disposition pour empêcher ses soldats de maltraiter les paysans; aussi ses troupes commencèrent-elles à piller les villages et à insulter les habitants. Etienne, connaissant l'état des esprits en Moldavie, envoya des ambassadeurs à Albert pour lui démontrer qu'il s'exposait à de grands dangers, en traversant un pays dont les populations, irritées contre lui, pourraient lui faire un mauvais parti. Loin d'écouter ces loyaux conseils, Albert en conçut du ressentiment, ce qui, joint à la juste indignation d'Etienne contre les traitements infligés à ses sujets, acheva de l'indisposer contre son rival.

Les paysans abandonnèrent leurs villages et se retirèrent dans les montagnes, pour y attendre le passage de l'armée polonaise. La partie la plus dangereuse qu'elle eût à traverser était la forêt de Cosmin où se trouvait un défilé entre des montagnes, des rochers et des bois, qu'Albert donna l'ordre de traverser en négligeant d'envoyer d'abord des éclaireurs. Les chariots con-

tenant les bagages, munitions et provisions, ouvraient la marche; le roi, accompagné de sa cour, ne s'y aventura que le lendemain; l'armée vint ensuite avec ses chefs, ses mercenaires et ses canons placés au milieu d'elle. Quand les troupes s'engagèrent dans le défilé, il commença à pleuvoir des deux côtés des balles, des flèches et des pierres. On forma des barricades avec les chariots qui précédaient les colonnes, et on ferma complétement le passage au moyen de troncs d'arbre que les Roumains laissèrent tomber à un signal donné. Ensuite, Etienne arriva avec ses soldats et, aidé par les Széklers et les Turcs, acheva la destruction de l'armée polonaise : ceux d'entre les hommes du roi Albert qui restèrent debout, engagèrent une lutte terrible, désespérée. Etienne, quoique vieux et malade, conduisit ses troupes comme aux jours de sa jeunesse. L'ordre n'existait plus dans l'armée polonaise, il n'y avait plus de chefs, chacun combattait pour sa vie, toute unité avait disparu. La dernière partie de l'armée, au lieu de venir en aide à ceux qui étaient serrés dans le défilé, prit le parti de se retirer. Etienne envoya un corps d'armée pour les attaquer. Craignant la destruction de ses troupes, Albert détacha une partie de sa garde, soldats réguliers et très disciplinés. L'engagement commença et Etienne vint bientôt lui-même prendre part à la sanglante mêlée. Après une heure de combat, les Polonais se retirèrent en désordre, fuyant dans toutes les directions, pour rejoindre le roi qui s'était à grand peine échappé sain et sauf du défilé. La fleur de la cavalerie polonaise fut moissonnée ou emmenée prisonnière. Le roi attendait au village de Cosmin les débris de son armée poursuivie par les Moldaves. A ce moment par-

vint la nouvelle de l'arrivée d'un renfort de 600 Polonais. Etienne envoya à leur rencontre le capitaine Boldur avec 3,000 Moldaves; il les rejoignit à Heptzeschti, au delà du Prouthe et au sud de Czernovitz et les vainquit; Etienne suivit le cours de cette rivière pour battre les Polonais, lorsqu'ils tenteraient de la passer. Albert était depuis trois jours sous les armes, quand il apprit que son frère Alexandre lui envoyait des troupes. Cette nouvelle le ranima, non dans l'espoir de recommencer la lutte avec Etienne, mais parce que ce secours était urgent pour assurer sa sécurité personnelle. Ses troupes sollicitèrent en vain cette fois la permission de se répandre dans les districts voisins pour les piller, il leur ordonna de se préparer à un prompt départ, car l'état de sa santé exigeait son retour immédiat en Pologne. Il perdit encore bon nombre de soldats au passage de la rivière; Etienne le poursuivit jusqu'à Snyatin, où Albert arriva avec peu de troupes, plus de la moitié étant restée en Moldavie.

Albert se rendit à Cracovie, où il se reposa de ses fatigues, oubliant ses échecs au sein des plaisirs. Les pertes subies par l'armée polonaise en Moldavie firent prendre le deuil à la nation entière. Cette bataille infligea un échec sensible à l'orgueil polonais et laissa un si terrible souvenir dans la mémoire du peuple, qu'il répéta longtemps cette sorte de dicton : « L'armée polonaise fut perdue sous le roi Albert! »

Etienne retourna à Suczawa, où il fut reçu en triomphe. Il institua, le jour de Saint-Nicolas, une fête nationale qui devait réunir à Hirlau tous les représentants du peuple en souvenir de la victoire remportée sur les Polonais.

D'après Cantémir, Etienne V détruisit complétement l'armée d'Albert, il fit 15,000 prisonniers qu'il employa à boiser un terrain de deux milles de longueur sur un mille de largeur. Ce bois fut appelé depuis par les Moldaves Dumbrava-Roschié (ou bois rouge).

Etienne voyant que de si cruels revers n'avait pas encore abattu l'orgueil des Polonais, en vint à réclamer l'aide des Turcs et des Tartares pour venir à bout du roi Albert. Funeste effet des divisions entre des princes qu'aurait dû unir la même foi! L'un d'eux, le plus noble et le plus vaillant, doit avoir recours au bras de l'infidèle contre les entreprises dirigées sur son pays et sa couronne.

Au printemps de l'année 1498, Etienne passa en Podolie et en Russie, dévastant le pays et effrayant tellement les habitants que la plupart abandonnèrent leurs demeures, pour se réfugier dans les montagnes et dans les forêts. Plus de 100,000 hommes furent faits prisonniers.

Vers le mois de novembre de l'année 1498, il facilita l'entrée de 70,000 Turcs en Pologne. Les rigueurs d'un hiver exceptionnel se firent sentir, et la Pologne ne dut son salut qu'aux grands froids qui firent périr plus de 40,000 Turcs; le reste fut tué par les Moldaves déguisés en Polonais; il n'en rentra que 10,000 dans leur pays.

La bravoure d'Etienne V, ses exploits contre les Turcs et les Polonais, dont les velléités de conquêtes avaient disparu, obligèrent Vladislav II, roi de Hongrie, en l'année 1499, à s'entendre avec ses frères Jean-Albert, roi de Pologne, Alexandre, grand gouverneur de Lithuanie, et Sigismond, pour se réconcilier avec la Moldavie. Un traité fut conclu entre les trois princes,

Albert, Vladislav et Etienne qui s'obligeaient, si l'un deux était attaqué, à lui prêter aide et assistance pour se défendre.

La confédération entre les princes fut rédigée en ces termes : (*)

« Nous, Jean-Albert, par la grâce de Dieu, roi de » Pologne, faisons connaître par ceci que si, dans le » passé, des malentendus ont eu lieu entre Notre » Majesté et Sa Grandeur Etienne Voëvod, par la » grâce de Dieu prince de Moldavie, notre ami que nous » aimons véritablement, de même sur les instances » du prince Vladislav, roi de Hongrie et de Bohême, » nous avons pardonné et pardonnons à Etienne » Voëvod, à ses enfants, à ses boyards, à ses prêtres » et à son peuple, tous les chagrins, les injustices et » les pertes qu'ils nous ont causés par le passé, à nous » et à nos sujets. Nous faisons pour toujours la paix » entre Notre Majesté, et les très lumineux princes » par la grâce de Dieu, Grand Duc de Lithuanie et le » prince Sigismond, nos frères trop chéris, et entre le » Voëvod Etienne, notre véritable cher ami, de même » qu'entre nos successeurs de deux côtés.

. . . . . .

» Nous et nos successeurs, nous engageons à dé- » fendre le Voëvod, ses enfants et les habitants de son » pays contre tous ses rivaux, avec nos armes, par » nos conseils, avec nos hommes et avec notre puis- » sance, selon notre pouvoir. De même, le Voëvod » Etienne et ses successeurs, avec tout leur pouvoir, » nous donneront des conseils et aideront toujours le

(*) Dogiel in codice Dipl. Poloniæ.

» royaume de Pologne et nos successeurs selon leur » pouvoir.

» Nous promettons, nous, avec nos susdits frères, » et avec tous nos conseillers, au prince Etienne et à » ses sujets, d'être l'ami de ses amis, et l'ennemi de ses » ennemis, de même de la part d'Etienne.

. . . . . .

» Quand nous nous déciderons, avec le (très chargé) » prince Vladeslav, notre frère, à faire la guerre, » nous la ferons tous ensemble, en conduisant nous- » mêmes les armées contre l'ennemi. Le Voëvod doit » marcher aussi à la tête de ses armées, et ses succes- » seurs devront combattre les Turcs avec nous.

. . . . . .

» Les négociants, sujets du Voëvod Etienne, auront » toute sécurité et libre passage dans nos pays, en » payant les douanes établies d'après les lois existantes. » Pareillement de la part d'Etienne.

» Nous devons ordonné aux capitaines de Kaminitz, » quant aux frontières des deux pays, de réparer, » s'il y a lieu, l'injustice faite aux Moldaves ; de » même s'il arrivait quelque dommage à l'un de nos » sujets, de la part de ceux du Voëvod Etienne. Les » capitaines moldaves de Chotin ou ceux de Czernovitz » leur rendront justice. Si un malentendu se produit » entre les capitaines, nous devons en faire part au » Voëvod Etienne par ambassadeur ; le prince moldave » doit agir de même. Des deux côtés, nous désignerons » des conseillers pour juger l'affaire, rétablir la paix » et faire justice à chacun.

» Pour l'accomplissement de tout ce que nous avons » dit que nous consentons à tous les points et con- » ditions mentionnés plus haut, Nous, Jean-Albert, » par la grâce de Dieu, roi de Pologne, nous enga- » geons notre parole royale et en union avec les très » illuminés princes le duc de Lithuanie et le duc » Sigismond, nos frères bien-aimés, avec tous les » archevêques, évêques et gens d'église, avec tous » les barons, et avec tous nos sujets, nous promettons » au Voëvod Etienne, à ses enfants, à sa postérité, » d'observer toujours ces conditions, sans jamais les » changer. Pour une plus grande sécurité et pour » affirmer ce que nous disons, nous y avons apposé » notre sceau et ceux de nos barons qui se trouvent » avec nous.

» Donné à Cracovie, mardi 13 avril en l'an 1499. »

Malgré ce traité, en l'année 1501, quand Etienne, selon les conditions, demanda au roi de Pologne qu'on lui remit Elia, fils de Pierre V Aron, qui avait des prétentions au trône et qui s'était refugié en Pologne, il refusa de le lui livrer. Plus tard seulement quand, engagé dans la guerre avec la Prusse, il craignit qu'en son absence Etienne ne fit une invasion dans son pays, il tua Elia devant les ambassadeurs moldaves, sous prétexte qu'il avait conspiré contre lui.

Albert mourut cette année là, et son frère Alexandre lui succéda sur le trône de Pologne.

Etienne à son tour n'observa pas les conditions du traité; dans l'année 1503, il entra en Pologne et s'empara du district appelé la Pocutie, compris entre le Dniéster et les monts Carpathes.

Affaibli par la vieillesse et la maladie et cédant aux prières des Moldaves et des princes chrétiens, il restitua la Pocutie à la Pologne. Ce fut le dernier acte d'Etienne; le 2 juin 1504, ce grand prince rendit l'âme et fut enterré au couvent de Poutna en Bukovine, qu'il avait fait construire.

Joachim Cureus écrit : (*)

« En l'année 1504, mourut Etienne le roumain, ce guerrier d'immortel souvenir qui, par la grandeur et la fermeté de son âme, et servi par la fortune, a soutenu toutes les invasions des Turcs, Hongrois, Polonais, Tartares, et les a tous vaincus dans de mémorables batailles! »

Istvanfi, Briétius et Spondanus s'expriment dans les mêmes termes, tout en plaignant Etienne de sa séparation avec l'église romaine.

Dlougosch, dans l'enthousiasme des actions de ce prince, s'exprime ainsi : (**)

« O quel homme admirable! il n'est pas inférieur aux héroïques ducs des temps passés; c'est lui qui, de tous les princes du monde, a obtenu une magnifique victoire sur les Turcs. A mon avis, il est digne de la plus noble couronne et eut mérité d'être nommé, à l'unanimité de toute la chrétienté, général et duc de la guerre contre les Turcs, lui qui a laissé, aux autres rois et princes catholiques, le goût des voluptés et de la mollesse, ainsi que l'amour des guerres civiles! »

Outre les historiens étrangers, écoutons ce que les Roumains disent d'Etienne.

(*) Joachimus Cureus in Annalibus Silesiæ.

(**) Dlugossius. Historia Regni Poloniæ, Lib. 13. ad ann. 1474.

Le prince Démêtre Cantémir s'exprime ainsi : (*)

« Etienne, prince de Moldavie, a été le plus grand homme de guerre de son époque. Il a vaincu Mathias, le célèbre roi de Hongrie, il lui a enlevé les monts d'Ardéal (Transylvanie) qui forment maintenant les frontières de la Moldavie vers l'ouest. Après plusieurs victoires, il a soumis la Pocutie et la Podolie, et par l'habileté de son commandement, il a conduit ses troupes à la victoire et a battu les Polonais, leur enlevant toutes les forteresses de Lemberg jusqu'en Moldavie.

Il livra deux batailles à Bajazet-Ildérim; vaincu dans la première, il fut vainqueur dans la seconde; Hésarfeu, historien Turc, avoue qu'il y avait sept grands monceaux de cadavres turcs après le combat. »

Schincaï (**) appelle Etienne « la Couronne des héros. »

D'après lui, Etienne eut cinq enfants, dont deux se nommaient Pierre, deux Bogdan et un autre Alexandre. Un des Bogdan lui succéda sur le trône, sous le nom de Bogdan III et en 1527, Pierre, le plus jeune, occupa le trône plus tard sous le nom de Pierre VI Raresch.

Notre grand écrivain moderne, D. Bolintinianu, racontant les actions de ce prince, dit : (***)

« Sous la pierre d'une église de la Bukovine, qui fait aujourd'hui partie de l'Autriche, fut déposé le héros

(*) Princeps Demetrius Cantemir in Hist. Osmanici Regni.
(**) Sincai in Chronica Românilor.
(***) D. Bolintinianu in Viata, si faptele lui Stefan cel Mare.

moldave qui s'y transforma en poussière. Son corps a subi les lois de la nature, mais ses actions, plus grandioses que le siècle qui les vit naître, reflètent leur splendide éclat sur le pays roumain, et rappellent sans cesse, aux descendants de cette fière race, leurs devoirs envers la patrie. Les hommes qui vivent, travaillent et souffrent pour un principe saint, ne meurent jamais. Ceux que la mort atteint, en jetant sur eux le linceul de l'oubli, sont ces hommes qui passent sur la terre sans autre but que la satisfaction de leurs passions mesquines, mettant leur ambition à dorer leur vie d'un jour et disparaissant sans laisser après eux une trace lumineuse pour les générations à venir! »

Etienne le Grand peut être offert pour modèle aux souverains, comme ayant travaillé et lutté pendant sa vie entière, non par esprit de conquête, mais pour maintenir l'intégrité de son territoire.

Contre les ennemis extérieurs, il employa sa vaillante épée, il écrasa les autres sous l'éclat de ses grandes actions. Il récompensa le mérite, facilita l'instruction et, par son exemple, releva le courage des faibles. Sa rare intelligence avait compris les tendances de son siècle, porté aux choses mystiques ; c'est pourquoi, à la suite de chaque victoire, surtout après la défaite des infidèles, il bâtit des églises, disant au peuple qu'il devait en rendre grâce à Dieu et non à lui.

La modestie de ce prince qui ne se laissa éblouir par aucune de ses victoires, lui donna une grandeur de plus aux yeux de l'Europe.

Pour s'expliquer comment la Moldavie était arrivée à un tel point de prospérité, il faut croire que le peuple

était à la hauteur du prince. Cette nation était prête, à chaque instant, à tout sacrifier pour sauver la patrie; pour elle ce grand nom n'était pas vide de sens.

Imitons donc nos ancêtres, et pour cela, pénétrons-nous bien des hauts faits de leur histoire.

Défendons le pays, les armes à la main, contre tout envahisseur, sans avoir égard au nombre. Espérons que ces peuples, qui se sont maintenus au rang des nations, en luttant sans cesse contre leurs puissants voisins, auront encore des jours de bonheur et de prospérité.

MICHEL LE BRAVE

I

État de la Valachie à l'avènement du prince Michel. — Guerres contre les Turcs et les Tartares.

Lors de l'avénement de Michel au trône de Valachie, les principautés roumaines étaient dans un état déplorable. Les Turcs disposaient du pays selon leur volonté, à cause des boyards vaniteux, qui tantôt s'adressaient aux Polonais, tantôt aux Tartares, tantôt aux Turcs, aux Hongrois et aux Allemands, pour s'emparer du pouvoir. Comme les Turcs étaient alors les plus forts, c'étaient eux dont la protection était la plus efficace pour frayer le chemin du trône, à ces tyrans qui vendaient le pays et accablaient le peuple d'impôts énormes. Les Turcs passaient le Danube, et se conduisaient partout en maître. En vain, les Roumains se

plaignaient de cet état de choses, on refusait de leur rendre justice, car leur prince, l'ami et l'obligé des Turcs, ne tenait aucun compte de leurs souffrances. La Valachie était gouvernée par le prince Alexandre III; Michel se distinguait par ses qualités et occupait les fonctions les plus élevées du pays; il fut d'abord Ban (*) de Méhadia, puis en vint à être nommé Ban de Crajova, dignité la plus haute après celle du prince.

Alexandre était un véritable tyran; il remplissait le pays de dettes, malgré les impôts excessifs qu'il prélevait sur le peuple et il tolérait la conduite despotique des Turcs, ses protecteurs, envers la Valachie.

Michel avait pour appui un homme très influent, le Visternic Jean, son oncle, qui lui avait cédé les fonctions de Ban de Crajova, auxquelles l'avait élevé son rare mérite. Jean habitait Constantinople et entretenait une active correspondance avec son neveu. Des courtisans s'étant aperçu de l'ambition de Michel, prévinrent le prince Alexandre de se méfier de lui. A ce moment, Jean lui écrivit de venir à Constantinople pour s'y faire nommer prince de Valachie. Michel laissa sa famille en Valachie et s'apprêta à aller rejoindre son oncle. Le prince Alexandre, soupçonnant le but du voyage, le fit arrêter en route et ramener au palais de Bucharest. Il fut condamné à la peine de mort, mais ses nombreux partisans, ayant à leur tête le métropolitain du pays, demandèrent sa grâce. Sentant que l'exécution de Michel lui aliénerait le pays, Alexandre ordonna sa mise en liberté, mais comme il voyait en lui un ennemi acharné, il ne cessa de le poursuivre de sa haine et faisait surveiller toutes ses actions. Le Visternic Jean

(*) Gouverneur.

écrivit à Michel de s'adresser à Sigismond Batori, prince de Transylvanie, pour lui exposer l'état désolant du pays, rongé par les Turcs, à cause de la faiblesse du souverain. Michel suivit ce conseil, et trouva un asile en Transylvanie, lorsque les persécutions d'Alexandre III le forcèrent à s'exiler. Sigismond Batori, pendant les deux semaines qu'il donna l'hospitalité à Michel, ne cessa de s'employer pour lui, afin de le faire arriver au trône de Valachie. Il pria Sinan-Pacha d'intervenir auprès du Sultan, et s'adressa à l'ambassadeur anglais à Constantinople, le baron Edouard, pour qu'il s'employât également à cette fin près du grand Vizir.

En l'année 1591, Michel se rendit à Constantinople, accompagné de Stroe Buzescul, de Floresco, de Radou, commis du prince de Valachie, ainsi que de plusieurs autres personnages. Alexandre III, de son côté, écrivit à ses anciens protecteurs, leur promettant de grosses sommes pour abandonner Michel; mais le Visternic Jean donna 20,000 ducats à Sinan-Pacha, au nom de son neveu, pour faire arriver celui-ci à son but, et de plus s'engagea à payer un tribut de 70,000 thalers, ce qui resta à l'état de promesse.

Michel, en quittant Constantinople, fit devant tous ses compagnons le serment d'être l'éternel ennemi des Turcs, puis il prit la route de son pays, accompagné de boyards et de Turcs, ces derniers étaient au nombre de deux cents spahis et janissaires avec un émir pour chef. A son arrivée aux frontières, il envoya Buzesco pour occuper le trône en son nom. Alexandre se refugia à Constantinople, où il fut mis à mort par les Turcs.

Michel fut nommé prince de Valachie en l'année 1592. Quand il arriva au pouvoir, il était âgé de trente-quatre

ans, et possédait tous les avantages extérieurs qui font impression sur les masses ; grand et bien bâti, sa taille était majestueuse, sa physionomie expressive, ses yeux pénétrants. Il portait la barbe longue et était doué d'une force peu commune.

Le pays se trouvait dans un état lamentable ; tout était à refaire, ses prédécesseurs avaient foulé aux pieds les lois et les mœurs ; la situation matérielle était digne de pitié, de tous côtés montaient vers le nouveau prince les gémissements et les cris de souffrance du peuple. Quelques Turcs se trouvaient dans le pays, contrairement aux anciens traités ; ils y construisaient des habitations et des géamis (églises). Des troupes turques et tartares se répandaient de temps en temps dans le pays, pillant, dévastant tout et emmenant les habitants avec eux.

Le roi d'Espagne, Philippe II, eut l'excellente idée d'inviter tous les princes chrétiens de l'Europe à se coaliser contre les Turcs. Pour arriver à son but, il envoya des ambassadeurs à l'empereur d'Allemagne, Rodolphe II, au mois d'août 1593. L'empereur invita les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie à faire cause commune avec lui.

Sigismond Batori, prince de Transylvanie, dont le pays était sous la suzeraineté de la Turquie, profita de cette occasion pour devenir indépendant ; il consentit à s'unir à l'empereur, malgré l'opposition qu'il rencontra au sénat, à qui cette résolution semblait pleine de danger.

Le prince Michel V, qui déjà avait conclu une alliance secrète avec le prince de Transylvanie, s'adressa également à Aron, prince de Moldavie, et

pour la seconde fois, ils s'unirent pour se débarrasser de l'ennemi commun.

En 1593, un traité fut conclu entre Rodolphe II, Sigismond Batori, Michel V et Aron. Les Serbes et les Bulgares furent excités à la révolte, ils consentirent à prendre les drapeaux qui leur furent envoyés et à marcher contre les Turcs.

Sigismond Batori envoya Albert Kirali et Michel Chorvath avec 2,000 soldats; le prince de Moldavie donna un hatman avec des troupes, pour aider à la réalisation du vaste plan conçu par les princes chrétiens et que le prince de Valachie devait exécuter en partie.

Le sultan Amurat III, à cette nouvelle, entra dans une violente colère contre Batori, son vassal, et pour se venger, invita Michel V à le détrôner et à prendre sa place; à cet effet, il lui envoya les janissaires de Vidin, de Nicopolis et de Tourn. Michel eut l'idée hardie de commencer les hostilités avec la Porte, en massacrant les Turcs qui se trouvaient dans le pays, mais avant tout, il voulait obtenir le consentement des Valaques. Il était sûr du résultat du vote du pays entier, car les Turcs y étaient exécrés. Il donna l'ordre aux représentants des prêtres, des boyards, des négociants et des paysans de tous les districts, villes et villages, de se réunir à Bucharest, pour y être consultés sur l'opportunité de cette grande mesure. Le 30 octobre 1593, les députés se rassemblèrent dans la salle de la métropole, où se faisait l'élection du prince. Le métropolitain, avec les évêques et les hauts fonctionnaires civils, prit part aux débats. Le prince se présenta devant les chambres, entouré de ce prestige que lui donnait l'ère

de régénération qu'il avait fait luire sur le pays. Le bruit s'était répandu que la convocation avait lieu à la seule fin de décider si oui ou non, le prince irait en Transylvanie destituer Batori.

Michel prit la parole et fit le tableau de l'état malheureux du pays. Il démontra ses droits foulés aux pieds par le gouvernement ottoman, il peignit la religion en danger, les églises transformées en écuries et en géamis, les habitants ruinés et déshonorés. « Notre situation actuelle, ajouta-t-il, est pire que la mort; quant à moi, je préfère mourir, que de voir le pays en si misérable état! » Les députés répondirent d'un même élan : « Mourrons ou sauvons le pays! »

Le Visternic Dan fut le seul qui résista à ce grand mouvement, disant que l'état de faiblesse dans lequel se trouvait le pays, pouvait attirer sur lui les plus grands maux. Dan était un de ces cœurs vils et ambitieux qui aspirent au trône, à n'importe quel prix.

Michel lui répondit de sa parole vive et colorée : « Tes craintes sont justes, mais ta sagesse est celle de l'esclave qui a peur de la mort et qui tremble même quand ses bras sont liés par des chaînes de fer. Ne sais-tu pas que les puissances voisines sont mes alliées et que, dans quelques jours, j'aurai sous mes ordres une armée de braves soldats, pour débarrasser le pays des Turcs? »

L'enthousiasme du prince gagna le métropolitain et les députés qui lui accordèrent la faculté d'agir à son gré, pour le bien de la patrie.

Le 12 novembre, Michel réunit, dans sa capitale, au sein de sa cour, les chefs de son armée, avec leurs femmes, ainsi que les chefs des armées alliées. On leur

fit connaître que cette nuit même, à un signal donné, on attaquerait toutes les maisons occupées par les Turcs, dont on avait dressé la liste, il avait été désigné de 6 à 10 soldats pour attaquer chacune d'elles. Un coup de canon retentit dans le silence de la nuit, immédiatement des patrouilles commencèrent à circuler dans les rues et toutes les communications furent fermées. Les Turcs, n'ayant aucune raison de se défier de Michel, se retirèrent, comme de coutume, dans leurs habitations. Les soldats y entrèrent, les tuèrent et s'emparèrent de leurs armes ainsi que de leur bien. Le même fait se produisit dans toutes les villes où se trouvaient des Turcs; parmi eux étaient les soldats qui avaient escorté Michel, de Constantinople en Valachie.

Disons-le hautement, ces massacres impriment une tache sanglante au front de Michel. La raison d'état, invoqué par lui pour les commettre, n'est certes pas une excuse; le meurtre est toujours un crime, même lorsqu'il a pour but de débarrasser la patrie de ses plus cruels fléaux. Peu de temps auparavant, un forfait de ce genre s'était accompli en France, et jamais nul historien ne pourra justifier Catherine de Médicis, d'avoir commandé la Saint-Barthélemy, pas plus qu'aucun ne tentera d'absoudre Michel V du massacre des infidèles.

Le 15 novembre, Michel, après avoir laissé un corps de troupes à Bucharest pour observer le Visternic Dan, qui, à la tête de quelques boyards habitués à plier sous le joug, conspirait contre le régénérateur de la Valachie, se dirigea vers Giurgéwo qu'il attaqua et le mit en flammes. Cependant il ne put s'emparer de la

forteresse, à cause des renforts que la garnison turque recevait constamment, de Ruschtschuk, et il se vit obligé de rentrer à Bucharest. Les Tartares ignorant les mesures sanguinaires prises en Valachie contre leurs alliés, demandèrent à Michel la liberté de traverser son pays avec 7,000 prisonniers qu'ils ramenaient d'une expédition en Hongrie. Celui-ci y consentit, mais par une nuit très froide, il les surprit près de Scherpateschti, les tua presque tous et délivra leurs prisonniers.

Après avoir vaincu les Tartares, le prince retourna dans sa capitale où venait d'arriver un Émir (*) avec 2,000 Turcs, élite de la nation, et plusieurs nobles et gens de la cour, sous prétexte de passer l'hiver à Bucharest; ils lui demandèrent dix mille florins et les provisions nécessaires pour leur entretien, mais leur but était en réalité de s'emparer de sa personne. Ils choisirent pour résidence le palais de Dan, allié des Turcs.

L'Émir n'obtenant pas de réponse de Michel, se dirigea à pied, accompagné de 1,000 hommes, vers le palais du nouveau couvent, près de la rivière Dîmbovitza, où se trouvait le prince. Michel, dès qu'il comprit le but de l'Émir, se retira dans le bivouac des Transylvains et donna l'ordre de se préparer au combat. L'Émir ne pouvant réaliser son plan, demanda au prince « pourquoi il gardait tant d'étrangers sous les armes? » Il répliqua qu'il avait réuni ces troupes pour combattre Pierre VIII le Cosaque, qui voulait s'emparer du trône de la Moldavie, et que sa disparition ayant rendu inutile la levée de ces soldats, il n'atten-

(*) Descendant de Mahomet.

dait pour les licencencier que l'argent nécessaire à leur solde. L'Emir répondait qu'il se chargeait de les payer, à condition que ces hommes fussent renvoyés de suite. Michel le remercia, puis ordonna aux capitaines Michalcéa, Stroé Buzesco et Kirali d'attaquer le palais du Dan où se trouvaient l'Emir avec les chefs turcs, et d'y mettre le feu. A minuit, Buzesco attaqua l'hôtel. Kirali avait disposé de l'artillerie pour s'en servir à un moment donné pendant que Michalcéa exterminait les autres Turcs qui se trouvaient en cantonnements.

Buzesco mit le feu de quatre côtés à la fois; les Turcs songeaient à se défendre, quand le canon de Kirali acheva l'œuvre de destruction. Les Roumains s'emparèrent d'immenses richesses dont la moitié fut partagée entre les soldats et l'autre moitié versée au trésor de l'État. Michel envoya Albert Kirali avec une troupe de soldats pour passer le Danube et attaquer la forteresse Flotti, entre Ruschtschuk et Nicopolis, qu'il occupa et dont il tua les habitants.

Michel engagea le prince Aron de Moldavie à se défaire aussi des Turcs qui se trouvaient dans son pays; son conseil fut immédiatement suivi.

Au mois de janvier 1594, Michel passa le Danube et brûla plusieurs villes, s'emparant de leurs richesses. L'audace du prince valaque stupéfia la Porte. Voyant en lui un ennemi sérieux, elle se décida à prendre des mesures en conséquence. Le sultan résolut de remplacer Michel par Bogdan et, pour y réussir, il l'envoya en Valachie avec Démen-Pacha et 40,000 hommes, ainsi que son gendre Mustapha-Pacha commandant 2,000 janissaires. Dès que Michel apprit que les Turcs étaient à Ruschtschuk, il se dirigea vers le Danube avec une

armée de 32,000 hommes. Une bataille terrible s'engagea ; les deux pachas succombèrent et Bogdan n'échappa à la mort que par une prompte fuite. La ville fut livrée aux flammes, les soldats roumains tuèrent les habitants et s'emparèrent de tout ce qu'ils possédaient de précieux.

Le sultan, irrité contre les Moldaves qui, en toute occasion, se conduisaient envers lui en ennemis, envoya une armée de 8,000 hommes commandée par un prince nommé Etienne, qu'il voulait mettre à la place d'Aron. Il devait passer le Danube à Braïla. Michel alla à sa rencontre et le vainquit. Au printemps, il assiégea Braïla, pendant que Farcasche se chargeait d'occuper Nicopolis. Après quelques jours de siége, Braïla tomba au pouvoir des Roumains, la moitié de la garnison turque fut tuée, l'autre moitié repassa le Danube. Toutes les armes et munitions de guerre furent emportées par les Roumains. Farcasche de son côté, vainquit les Turcs près de Nicopolis, et mit le feu à la forteresse.

Le sultan voulut essayer de la ruse pour s'emparer de Michel. A prix d'argent, il décida quelques boyards à conspirer contre lui. La perspicacité de Michel ne lui fit pas défaut en cette circonstance; il découvrit le complot et s'empara de ses auteurs sans le moindre obstacle, car il était devenu à ce point l'idole du peuple, qu'il pouvait tout lui demander sans crainte de refus.

Le sultan leva une grande armée commandée par Ferhat-Pacha pour traverser le Danube et dévaster la Valachie. Au moyen de promesses, Michel retarda jusqu'à l'hiver le passage du Danube. Mahomet III, mécontent des lenteurs de Ferhat, donna le commandement de l'armée à Sinan-Pacha.

En Moldavie, le capitaine Loboda, avec une armée cosaque, chassa le prince Aron de son trône et brûla la ville de Jassy. Aron remonta sur le trône à l'aide de Sigismond Batori, prince de Transylvanie. Il refusa de faire acte de soumission à ce prince qui, pour se venger de ce refus, envoya une armée à Jassy, sous prétexte de secourir la Moldavie contre les Turcs, mais en réalité pour s'emparer de la personne du prince, ainsi que des membres de sa famille, et avec ordre de les transporter à Alviz (mai 1595). Etienne Raschvan, qui avait contribué à détrôner le prince Aron, fut mis à sa place.

Sigismond Batori, poussé par la jalousie, oublia qu'il était de l'intérêt des princes chrétiens de s'unir contre les Turcs, et détrôna Aron, allié de Michel, pour diminuer les forces de celui-ci. Cependant les Turcs se préparaient à une grande guerre. Le 6 février 1595, eut lieu à Cracovie une entrevue entre les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne, du prince de Transylvanie et du prince de Valachie, qui invitèrent aussi Sigismond III, roi de Pologne, à faire cause commune avec eux. Malheureusement, les Polonais ne pouvaient prêter aucun concours aux princes alliés, étant unis aux Turcs par un traité. Le sultan Mahomet III rassembla une armée de 200,000 hommes, dont il donna le commandement à Sinan-Pacha, avec ordre de transformer la Moldavie et la Valachie en provinces turques, et d'amener à Constantinople Michel mort ou vif. Sinan-Pacha était le plus illustre capitaine de l'empire turc ; il comptait ses batailles par des victoires ; partout à Tunis, en Arabie, en Perse, en Afrique, en Hongrie, etc., il s'était couvert de gloire.

Sinan commença ses opérations en jetant un pont sur le Danube à Giurgévo, pour passer en Valachie. Michel, instruit de ces préparatifs, avait pris toutes les mesures pour se défendre. Il envoya des ambassadeurs à Sigismond Batori, pour lui demander des troupes.

Peu de temps auparavant, Sigismond, prévoyant l'invasion d'une grande armée turque, avait posé à Michel la condition de le reconnaître comme son vassal, s'il voulait qu'il lui donnât du secours contre les Turcs. Le prince valaque n'ayant en vue que la délivrance de sa patrie, envoya le métropolitain Eftimié, des évêques et des représentants, pour remplir cette formalité, qui tomba à néant dès que Michel eut vaincu les Turcs.

La nouvelle de l'invasion ottomane en Valachie trouva Sigismond Batori au milieu des fêtes qui se célébraient à l'occasion de son mariage avec Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, et fille de Charles, oncle de l'empereur Rodolphe I^{er}. Michel s'était fait représenter à la cérémonie, ne pouvant, dans des moments aussi critiques, quitter son pays. Sigismond apprit à l'empereur que les Turcs avaient attaqué les principautés danubiennes, la Transylvanie et ensuite la Hongrie, et le pria en même temps de le secourir en cette extrémité.

Michel fit passer sa famille en Transylvanie, et en attendant les troupes alliées, donna les ordres nécessaires pour pourvoir à la défense du pays; il se décida à réunir de grandes forces sur un point central et à observer les autres endroits par où les Turcs pouvaient attaquer.

La construction du pont, jeté sur le Danube à Giurgévo, avançait de plus en plus; il était protégé par le

château Saint-Georges, bâti sur une île, et par de nombreuses batteries.

Michel essaya d'empêcher la contruction de ce pont en le bombardant, mais les Turcs tournèrent les Roumains qui durent se retirer vers Bucharest et campèrent dans le village Calugareni, à quelque distance de la capitale vers Giurgévo. Près de là, passait un petit ruisseau formant des marécages, il était traversé par un pont construit en planches, devant lequel se trouvait un bois. La position occupée par Michel était excellente; n'ayant que 16,000 hommes et attendant le secours de Sigismond Batori, il devait se contenter de garder la défensive. Sinan-Pacha, au contraire, voulait profiter de l'isolement de Michel pour l'attaquer. Le matin du 18 août 1595, il prit l'offensive en envoyant 12,000 cavaliers avec une batterie de 10 pièces, pour occuper le bois. Avant de marcher au combat, le prince valaque adressa une proclamation en ces termes à ses troupes :

« Soldats, cette journée est grande et son souvenir » vivra longtemps dans la mémoire, non seulement » des contemporains, mais des générations futures. » Comment douter du triomphe, quand j'ai pour ga- » rantie la bravoure que vous avez montrée dans vingt » batailles? Les Turcs sont plus nombreux que nous, » mais la plus grande partie de leurs troupes est com- » posée de gens ramassés partout et ignorant toute » discipline. Ils ont appris à vous connaître, et les » pertes que vous leur avez déjà fait subir, leur rap- » pellent que vous êtes des ennemis à craindre. La » position du champ de bataille est tout à notre avan- » tage, car leur multitude ne saurait s'y étendre et ne » sera qu'un embarras pour eux. Craignez surtout de

» vous rendre : les Turcs qui massacrent tous leurs » prisonniers auront des raffinements de cruauté pour » ceux qui les ont vaincus dans tant de combats. Si nous » sommes battus aujourd'hui, la désolation s'étendra » sur la patrie ; vos femmes et vos enfants seront passés » au fil de l'épée ; le pays sera transformé en province » turque, notre religion disparaîtra et notre nom sera » rayé de la liste des peuples. La puissance ottomane » n'aurait jamais eu raison de nous par la force, elle » a eu recours aux intrigues de traîtres boyards pour » parvenir à son but. Nous sommes la première garde » de la chrétienté, les puissances catholiques sont nos » alliées ; si nous sommes vainqueurs, la gloire de » notre nom retentira dans le monde entier et le pays » brisera ses chaînes. Le résultat de la victoire sera » double : nous échapperons à la fois au joug des Turcs » et à celui de nos voisins qui chercheraient à nous » humilier. Nous combattons cette fois-ci avec nos » seules forces, sans aide étrangère ; à nous donc le » succès et le triomphe de cette journée ! »

Un enthousiasme indescriptible s'empara des soldats et gagna même les boyards qui étaient les ennemis de Michel. L'amour de la patrie brûlait ces poitrines de son feu divin, tous juraient de mourir ou de la sauver.

Un long cri partit de tous les rangs de l'armée : « marchons au combat ! » Michel profita de l'entraînement général pour s'avancer avec 8,000 soldats à la rencontre des Turcs. L'ennemi arrivait divisé en quatre groupes sous le commandement de quatre pachas. Le choc des Roumains fut tellement impétueux que les Turcs furent obligés de reculer ; les Roumains les pour-

suivirent à travers les bois, jusque dans leur camp et s'approchèrent même de la tente de Sinan-Pacha. Celui-ci ordonna à un corps de 20,000 janissaires, placé à la queue du camp, d'avancer et de repousser l'ennemi. Les Roumains ne purent résister et durent se retirer par la faute du capitaine transylvain Kirali, qui, se trouvant au delà du bois, n'exécuta pas l'ordre du prince Michel de venir en aide aux troupes engagées. Malheureusement Kirali se laissa persuader par quelques boyards, ennemis de Michel, que c'était absurdité et folie de combattre au nombre de seize mille contre des centaines de milliers d'hommes. L'autre capitaine transylvain, qui avait 2,000 Széklers et d'autres soldats sous ses ordres, tint la même conduite, restant au delà du bois et refusant de conduire les soldats au feu.

Les Roumains furent repoussés et perdirent leur artillerie. Pendant la retraite, quelques troupes roumaines vinrent se joindre aux autres ; Michel ordonna de commencer une nouvelle attaque qui fut exécutée avec plus d'élan encore que la première et il s'empara de deux canons. Du côté des Turcs, des troupes fraîches venaient constamment renouveler l'armée, tandis que les Roumains, fatigués, écrasés par le nombre de leurs ennemis, battus par l'artillerie turque, n'avaient plus d'autre parti à prendre que la retraite. D'après l'ordre de Michel, les troupes se retirèrent en règle, se formant en angle pour présenter des feux doubles à l'ennemi. Elles prirent position au delà du pont qui traversait les marécages, que les Turcs devaient passer pour les attaquer.

La position de Calugareni ressemble beaucoup à celle d'Arcole, formée par des marécages et traversée par un

défilé étroit que Bonaparte prit le 15 novembre 1796, pour couper la retraite à Alvinzi, marchant sur Vérone.

A Calugareni, la position était d'autant plus imprenable qu'elle était défendue par toute l'armée roumaine, exaltée par les nombreuses victoires qu'elle avait déjà remportées sur les Turcs. Michel eut l'habileté de s'assurer une position pareille pour résister le plus longtemps possible, afin de donner le temps aux armées alliées d'arriver à son secours.

La lutte dura presqu'une journée entière, vers la fin seulement, un corps de troupes arriva au secours des Roumains; Sinan-Pacha voyant que les Roumains battaient en retraite, se tenait si assuré de la victoire qu'il croyait qu'il ne s'agissait plus que de les poursuivre. Dans ce but, il donna l'ordre à ses troupes de passer le pont. Il se mit à la tête de la réserve pour attaquer de front, tandis que Hassan-Pacha devait traverser le bois et prendre par derrière les troupes de Michel. Ce prince envoya le corps nouvellement arrivé, pour tenir tête à Sinan et il donna l'ordre à 200 Cosaques et à 200 Hongrois, commandés par le capitaine Coczéa, de repousser Hassan; ensuite il fit placer les deux canons qu'il avait pris aux Turcs sur une éminence, pour défendre le pont.

Michel, afin de ranimer l'ardeur de ses troupes, fit des prodiges de valeur, sans craindre de risquer sa vie, oubliant qu'il n'est jamais permis à un général de s'exposer à un danger de mort; Bonaparte agit de même en se plaçant devant la colonne qui devait traverser le pont d'Arcole, balayé par une pluie de fer.

Le prince Michel ne voulait, dans aucun cas, continuer à garder la défensive, de crainte que ce rôle passif ne démoralisât ses soldats. Tout à coup, il s'empara de

la hache d'un de ses combattants, traversa comme l'éclair l'espace qui séparait son armée de la première colonne turque, marcha contre elle, frappant tous ceux qu'il pouvait atteindre, entr'autres Caraïman-Pacha. Il s'empara ainsi du drapeau saint que les musulmans emportaient avec eux, quand le salut de la patrie était en cause. Ses soldats le suivirent et, à son exemple, chacun se conduisit en héros. Les Turcs commençaient à trembler devant ces prodiges de valeur; aussi Sinan comprit qu'il était temps d'imiter Michel et de mener les troupes sur le pont, au risque de sa vie. A peine y fut-il arrivé avec ses janissaires, qu'il se vit attaqué de front par Michel, de derrière par le détachement de Coczéa, tandis que les deux canons faisaient de larges trouées parmi les Turcs serrés à l'entrée du pont. En quelques minutes, l'aile droite fut détruite; les janissaires cependant luttèrent avec vigueur, mais ils furent entraînés par les autres combattants qui se retirèrent en désordre et quittèrent le pont. Une grande partie de ses troupes fut noyée dans les marécages. Trois pachas : Haïder, Mustapha et Hésein, périrent dans ce combat. Le grand Vizir Sinan tomba de cheval dans le ruisseau de Niajlov, d'où il fut retiré par un spahi turc. Le bruit de la mort du Vizir s'étant répandu parmi les Turcs, jeta une grande confusion dans leurs rangs. Ils commencèrent à se retirer, et Hassan qui devait tourner les Roumains avec un détachement, jugea cette manœuvre inutile, en apprenant la défaite de ses compagnons. La nuit mit fin au combat. Après avoir poursuivi les Turcs, les Roumains se rassemblèrent au camp, chargés d'un riche butin. Les canons perdus furent repris; la bataille avait duré de onze heures du matin jusqu'au soir

(13 août 1595). A la fin de la journée, Michel voulut faire justice des boyards qui l'avaient trahi, mais il se décida à leur pardonner, le moment étant trop critique pour une exécution de ce genre.

Dans le conseil de guerre que tinrent les chefs roumains, on décida de se retirer vers les montagnes, en attendant le secours de Sigismond Batori, à cause du grand nombre de Turcs et de la mauvaise volonté des Transylvains. Après avoir pris une nuit de repos, Michel se retira le lendemain 14 août, vers la rivière Argesch, et le 15 arriva au village Ingareschti, où il demeura trois jours. Pendant ce temps, les Transylvains se séparèrent des troupes roumaines et allèrent dévaster Bucharest qui se trouvait à un mille de distance du camp, sous prétexte qu'il était préférable que la ville fut saccagée par eux que par les Turcs, lesquels marchaient aussi vers la capitale. Le 17, l'armée roumaine arriva à Tirgovistea, où elle se reposa quelques jours, puis elle se remit en marche, longeant Dimbovitza, vers la forteresse de Négrou-Voda, où elle resta huit jours. Les habitants de Tirgovistea et de Bucharest, qui avaient abandonné ces villes pour éviter les outrages des Turcs, l'accompagnèrent et cherchèrent un abri à l'ombre des fortifications. Michel se rendit au village Stoénesti, situé dans les montagnes, y plaça son camp et s'y fortifia.

Sinan-Pacha envoya contre lui une armée nombreuse, mais le prince valaque comprenant que s'engager dans une bataille décisive, c'était se faire écraser par le nombre, livrait de petits combats, en coupant les lignes d'opérations, arrêtait les vivres et attirait des corps détachés dans des positions inconnues où il les détruisait.

Enfin Sigismond Batori se décida à lui prêter son aide. Voyant les Turcs s'approcher de plus en plus des frontières, il envoya Bénédict-Mincenti, vice-commis des Széklers, Balthasar-Bogace et Lupul-Cornich, pour rassembler les Széklers qui se trouvèrent à Kohalm au nombre de 24,000. Le 27, Batori arriva à Szasz-Sebes (Mühlenbach) avec 2,000 fantassins et 2,000 cavaliers, de là il alla rejoindre les Széklers à Kohalm, puis se rendit à la frontière près de Brasso, où toutes les autres troupes devaient le rejoindre, savoir : 800 lanciers et 1,200 fantassins sous le commandement de Jean Veiher et 1,900 cavaliers allemands, envoyés par le roi Rodolphe II. Quatre villes saxonnes donnèrent chacune 1,000 soldats armés et équipés et portant leurs couleurs qui étaient rouge pour Bistritza, bleu-foncé pour Brasso, vert pour Mediasch et noir pour Hermanstadt. Etienne Raschvan, prince de Moldavie, amena 2,300 fantassins et 800 cavaliers, ce qui faisait un total de 39,000 hommes et 53 canons. Ces armées se mirent en route pour la Valachie et se réunirent à Stoénesti aux troupes de Michel, fortes de 16,000 hommes. Sinan-Pacha s'était placé avec son camp près de l'armée de Michel, mais dès qu'il apprit que d'autres armées venaient au secours de celle-ci, il se retira vers Tirgovistea qu'il trouva ouverte, s'y fortifia et y laissa Ali-Pacha avec 35,000 Turcs, 40 canons et les provisions nécessaires ; le reste se retira vers le Danube. Cette retraite s'effectua avec si peu de bruit que les armées alliées ne s'en aperçurent même pas. Après que les chefs se furent rendus compte des opérations de l'ennemi, on tint un conseil de guerre pour décider des résolutions à prendre. On n'arriva à aucun résultat,

parce que chacun se croyait en droit de faire prévaloir son opinion, sans s'en remettre à la sagesse d'un seul. Michel ouvrit l'avis d'attaquer la grande armée puisque les Turcs se retiraient, mais personne n'appuya sa proposition. Tous soutinrent qu'il serait dangereux de se mettre entre la forteresse et la grande armée. Cependant l'idée de Michel était excellente, car on pouvait placer une petite troupe d'observation près de Tirgovistea et, avec le reste des forces, attaquer l'ennemi dans son mouvement de retraite et celui-ci vaincu, la place tombait d'elle-même. Comme il était seul contre tous, il ne put faire triompher son idée ; on décida d'assiéger Tirgovistea et on commença à bombarder la forteresse ; au bout de trois jours, les chrétiens entrèrent dans la place (6 octobre 1595). Ils y trouvèrent deux canons de gros calibre et quarante autres, ainsi que des provisions ; ils firent une foule de prisonniers, parmi lesquels se trouvait Ali-Pacha, commandant de la forteresse. On l'interrogea sur les dispositions de Sinan-Pacha ; il répondit qu'il avait l'intention de passer le Danube à Giurgévo, si les Tartares ne venaient l'aider. Quand il eut fait ces révélations, on le dirigea sur la Transylvanie pour l'y garder prisonnier ; la véracité de ses paroles fut confirmée par des espions, et l'on se décida à poursuivre les Turcs.

Sinan-Pacha apprenant la prise de Tirgovistea, se détermina à passer le Danube, en se dirigeant vers Giurgévo. Les Turcs, craignant l'arrivée des chrétiens, opérèrent la retraite dans un vrai désordre. Sur leur passage, ils brûlèrent toutes les villes et les villages, mais leur fuite était retardée par les prisonniers et par le butin qu'ils emmenaient avec eux. Michel, accom-

pagné de 8,000 Roumains, arriva près de Giurgévo et voulut commencer l'engagement, sans attendre les autres troupes. Il apprit qu'une petite partie des Turcs seulement avait passé le Danube, et que le restant se trouvait au delà du fleuve, avec des armes et un nombreux butin. Il fondit sur ceux-ci avec la rapidité de la foudre; effrayés, ils se jetèrent sur le pont pour s'échapper, mais les bestiaux qui l'encombraient rendaient le passage fort difficile. Michel braqua, contre les fuyards, son artillerie qui en fit un carnage effroyable. L'arrivée de la nuit les sauva d'une complète destruction. Ce pont se rattachait à une petite île, appelée St-Georges, où se trouvait un château; un autre pont continuait au delà jusqu'à la grande île appelée Mananului et se terminait à l'autre rive. Les Turcs, pour se défendre contre la cavalerie, mirent à la tête du pont plusieurs charrettes les unes près des autres. Le lendemain, les troupes alliées étaient arrivées, Batori ordonna de détruire les obstacles. Les Turcs, pour débarrasser le passage, jetèrent à profusion les canons et les charrettes dans le fleuve. L'artillerie de Michel détruisit une partie du pont; beaucoup d'hommes et quantité de bestiaux se noyèrent.

Les Turcs, qui déjà étaient passés dans la grande île, dirigèrent sans succès leurs canons vers les chrétiens. Ils perdirent 17,000 hommes, l'artillerie, les munitions, les bagages, les armes, les drapeaux et 6,000 charrettes chargées de butin.

Les Turcs comptaient, parmi les prisonniers qui les accompagnaient, 3,000 Hongrois et Roumains; ils parvinrent à échapper à leurs surveillants et à se joindre à l'armée chrétienne. Miron Costin loue beaucoup la

valeur des Moldaves qui se distinguèrent dans cette bataille.

Le lendemain, on tâcha d'occuper le second pont sous le feu de l'artillerie ottomane. Deux petits corps roumains eurent la gloire d'y passer les premiers. Batori ordonna aux Hongrois de suivre ces braves, mais ils n'obéirent pas, craignant d'être pris entre les canons du château St-Georges et ceux de Sinan-Pacha. Les Roumains se voyant abandonnés, durent se retirer. On passa la nuit sous les armes, de crainte d'une attaque des Turcs qui pouvaient arriver sur des vaisseaux au château St-Georges, où se trouvaient huit cents soldats pour les protéger.

Le lendemain, 25 octobre, les chrétiens bombardèrent le château avec les canons enlevés aux Turcs à Tirgovistea. Les boulets firent dans les murs une brèche par laquelle pénétra une troupe d'infanterie hongroise, mais elle fut bientôt repoussée, en laissant derrière elle deux cents morts et beaucoup de blessés. Les Turcs se défendirent avec le courage du désespoir; ils lancèrent des pierres quand la poudre commença à leur manquer; puis, en ayant reçu de leurs camarades, ils purent encore continuer la résistance pendant deux jours. Le capitaine Piccolomini essaya de mettre le feu au pont, et envoya une troupe d'artillerie à cet effet, mais il ne réussit pas et perdit beaucoup d'hommes. Batori se décida à faire briser le pont par son artillerie, pour empêcher les communications des troupes turques entre elles; son entreprise fut couronnée de succès. Ensuite, il dirigea toute l'artillerie vers le château, la canonade fut terrible et ouvrit plusieurs brèches par où pénétra Piccolonimi avec ses troupes. Les Turcs

furent tués et laissèrent soixante-dix canons entre les mains des alliés.

Depuis le commencement de la retraite jusqu'à la fin de la bataille de Giurgévo, les Turcs perdirent 25,000 hommes. Sinan, désespéré, partit plein de honte pour Constantinople. Le prince Michel, avec son armée, retourna à Bucharest, où il trouva deux énormes canons abandonnés par les Turcs. Le 25 novembre 1595, Batori reprit la route de son pays et rentra à Brasso avec quinze canons dont Michel lui avait fait présent.

Pendant qu'Etienne Raschvan était absent de son pays, il apprit que Jean Zamoïsky, chancelier et hatman de Pologne, était passé de la Podolie dans la Moldavie, s'en était emparé et y avait placé le prince Jérémia, instrument de la Pologne, sous prétexte qu'Etienne aurait dû avertir de ses actes le roi de ce pays. Movila était dévoué aux Polonais à ce point que si les Moldaves eussent manqué d'énergie, leur patrie eut été convertie en province polonaise. Sigismond Batori prêta le secours d'une armée à Etienne Raschvan pour reprendre le pouvoir; malgré son habileté militaire, la fortune le trahit, il fut vaincu par Jérémia et tué par lui au mois de décembre 1595.

Michel, craignant que les Turcs qui se trouvaient à Nicopolis et à Vidin, ne passassent le Danube pour dévaster la Valachie, ordonna au capitaine Udrea d'attaquer Nicopolis et au capitaine Farcasch d'attaquer Vidin. Ces deux forteresses furent prises. De là, Michel se rendit à Tirgovistea où il passa l'hiver et une grande partie de l'été de 1596.

Profitant d'un intervalle de repos dans sa vie de combats continuels, il songea à réparer les maux que

la guerre avait faits au pays; c'est ainsi qu'il invita les montagnards à s'établir dans les plaines dépeuplées, qu'il fit rebâtir les maisons détruites dans les villes et les villages et qu'il fournit aux habitants le moyen de cultiver les terres ravagées par les Turcs; mais pour tenir son armée en haleine, il fit une excursion en Turquie.

La nouvelle de la destruction de l'armée de Sinan-Pacha répandit la terreur à la cour de Constantinople. Le sultan ordonna des prières publiques, et le grand prêtre de Sainte-Sophie chercha à relever le moral du peuple, en lui rappelant les prédictions du prophète.

II

Suite des luttes de Michel contre les Turcs et les Tartares. — Union de la Transylvanie, de la Moldavie et de la Valachie sous son sceptre. — Ses revers. — Sa mort.

Le peuple roumain était alors à l'apogée de sa gloire et de sa prospérité; la patrie, libre et indépendante, florissait sous le sage gouvernement du souverain. Malheureusement, le détrônement du prince Etienne Raschvan et son remplacement par un autre, tout dévoué aux Polonais, alliés des Turcs, continuèrent à créer des embarras aux pays chrétiens et à compromettre le succès de leur cause. Les Turcs essayèrent d'abord d'amener une brouille entre le prince roumain, l'empereur Rodolphe et Sigismond Batori. N'y pouvant réussir, ils eurent recours à l'intrigue. Ils s'adressèrent à des hommes n'ayant ni honneur, ni patrie, sachant que de telles gens ne reculeraient devant aucun scrupule pour fomenter la division dans le pays.

En 1596, Mahomet III chargea un Aga (*) d'exciter à la révolte quelques boyards, leur promettant de grandes récompenses. Les chefs de la conspiration étaient le Vornic (**) Hriza, son fils et le Logofet Demètre. Michel découvrit le complot et, cette fois, fut sans pitié pour les traîtres qui furent tous exécutés. Quatre jours après, un corps de 3,000 Tartares et Turcs de Dobroditzin arriva en Valachie, sous le prétexte de racheter les condamnés, mais en réalité pour s'emparer du prince Michel. Celui-ci envoya 3,000 fantassins et 300 cavaliers, qui rencontrèrent l'ennemi près du Danube, l'écrasèrent et lui enlevèrent ses armes et ses provisions; ils eurent encore à vaincre un corps de 3,000 Turcs qui venait en aide aux premiers.

Dans l'année 1596, les Tartares, au nombre de 40,000, voulurent traverser la Valachie, pour aller rejoindre Mahomet III. En arrivant en Moldavie, ils s'adjoignirent des troupes de Jérémia Movila et se dirigèrent vers la Valachie. Michel rassembla 28,000 hommes et alla à Gherghitza, où se trouvait le Chan tartare ; il attaqua les ennemis à l'improviste et 8,000 d'entre eux restèrent sur le champ de bataille.

Au mois de novembre, Michel passa le Danube avec 120,000 hommes et détruisit la ville de Nicopolis, immolant tous les Turcs qui s'y trouvaient. Lorsqu'il commença le siége de la forteresse, le gouverneur demanda la paix et lui offrit toutes sortes de cadeaux. Michel y consentit, car il ne pouvait se dissimuler qu'il aurait une foule d'obstacles à vaincre avant d'entrer

(*) Préfet de police.

(**) Ministre de l'intérieur.

dans la citadelle, et qu'il pouvait être attaqué et vaincu par une armée de secours, sans pouvoir regagner le Danube.

« Peu après avoir repassé le fleuve, dit Walter, (*) » Michel, un matin, marchait en avant de son armée, » accompagné de six de ses compagnons d'armes et » suivi de cinquante cavaliers, lorsqu'il rencontra deux » Turcs qui, sous une menace de mort, avouèrent qu'à » quelque distance de là, 500 de leurs compatriotes dé- » vastaient et brûlaient le district. Michel le Brave se » dirigea de ce côté avec ses six compagnons, et de sa » propre main, tua quatorze turcs, et avec l'aide des » siens, obligea le reste à prendre la fuite. De là, il » retourna à Tirgovistea. »

Mahomet III comprit qu'il fallait attaquer les chrétiens au cœur de leur puissance, c'est à dire vaincre l'empereur Rodolphe II et, pour arriver à se résultat, l'isoler complétement. Au commencement de l'année 1597, il envoya à cette fin un ambassadeur au prince Michel, pour lui faire part du décret par lequel il le reconnaissait prince souverain pendant toute sa vie, ainsi que son fils Pétrasco, à la condition de licencier son armée. Michel répondit qu'il ne pouvait accepter, parce qu'il devait se défendre contre les Tartares. Des dissentiments s'étaient élevés entre ceux-ci et le sultan qui ne pouvait pardonner au Chan de ne l'avoir pas rejoint en 1496, lors de sa déroute. Pour s'en venger, il envoya une armée turque, commandée par un prétendant au trône de Tartarie, le propre frère du Chan, qui fut vaincu, parce qu'il n'avait pas de partisans de sa cause dans le pays.

(*) B. Valterus in vita Michaelis Principis Valachiae.

Michel profita donc de ces discordes et, d'accord avec Sigismond Batori, il envoya des ambassadeurs au Chan pour lui promettre 50,000 ducats chaque année, et pareille somme de la part de l'empereur Rodolphe, s'il consentait à s'unir aux chrétiens contre les Turcs.

Le Chan accueillit à merveille ces propositions et désigna Hazan pour le représenter près de Michel. Malheureusement, Sigismond Batori, par les irrésolutions de son caractère, rendit nulle cette union. En effet, il eut l'idée de renoncer au trône de Transylvanie, en faveur de l'empereur Rodolphe et se rendit à Prague pour traiter avec lui. L'empereur devait lui donner, en échange de sa principauté, les duchés d'Oppeln et de Ratisbor, en Silésie, et une pension de 500,000 ducats.

L'empereur donna aussi à son frère Maximilien le gouvernement de la Transylvanie et envoya les commissaires impériaux pour recevoir la principauté, mais avant leur arrivée, Batori changea d'avis. Etienne Joschica, avec le consentement de Batori, écrivit au prince Maximilien que le peuple ne ratifiait pas l'abdication du prince Batori, et que si malgré cet avertissement, il se présentait en Transylvanie, il serait livré aux Turcs.

Après quelque temps, Sigismond revint à sa première idée. Comment, avec des chefs d'une semblable inconstance, défendre la chrétienté ?

Les commissaires de l'empereur, en arrivant pour prendre possession de la principauté, trouvèrent Joschica prêt à s'emparer du pouvoir suprême. Ils se saisirent de sa personne et l'envoyèrent à Szatmar Nemethy (Satou Mare), où le 2 septembre 1598, il fut exécuté.

Sigismond consentit à observer les clauses du contrat qu'il avait conclu avec l'empereur et se retira en Silésie.

Michel, alors que Batori traitait avec l'empereur, envoya le Ban Michalczéa à Prague, pour faire connaître à celui-ci qu'il lui prêterait son aide, dans le cas où il ferait la guerre aux Turcs, et pour l'inviter à attendre que toutes les forces chrétiennes fussent prêtes, afin d'être plus sûr de la victoire.

Pendant que les commissaires impériaux se trouvaient en Transylvanie, Michel, pour tenir la parole donnée aux Tartares, leur envoya Hassan-Aga, ambassadeur du Chan, avec Pierre Arménul, pour leur faire connaître l'alliance qu'il avait contractée avec le Chan et quelles en étaient les conditions. Les commissaires ne voulant pas s'engager à donner l'argent promis aux Tartares, ceux-ci s'allièrent aux Turcs.

Michel, dès qu'il apprit cet acte émanant des délégués de la première puissance chrétienne, envoya deux ambassadeurs Elie Cacouczi et Pierre Arménul aux commissaires impériaux, pour leur dire qu'il ne savait plus à quoi s'en tenir sur les changements qui se produisaient en Transylvanie, qu'il avait attendu jusque maintenant le secours d'argent promis par l'empereur, pour l'entretien d'une grande armée et qu'il désirait l'obtenir le plus tôt possible. Les ambassadeurs ajoutèrent que leur maître eut désiré s'entretenir lui-même avec eux, mais qu'il en était empêché par des blessures qu'il s'était faites à la chasse, en tombant de cheval.

Les commissaires n'ayant pas d'instructions à ce sujet, craignaient, par un refus formel, de perdre un allié aussi précieux que Michel. Ils ne trouvèrent rien de mieux à faire que de le prier d'attendre l'arrivée du

prince Maximilien, l'assurant qu'alors tout serait réglé d'après sa volonté.

Michel patienta quelque temps, puis envoya Radou Clouczer aux commissaires, pour leur demander une réponse définitive. Ils arrivèrent en Valachie et Michel les reçut à Tirgovistea avec un grand cérémonial; ils lui donnèrent 10,000 ducats pour solder son armée, car la Valachie était épuisée par les nombreuses guerres qu'elle avait dû soutenir.

Michel s'engagea à combattre contre tous les ennemis de l'empereur, à condition qu'il lui donnât l'argent nécessaire à l'entretien de 5,000 soldats (juin 1598).

Mahomet III, voyant qu'il ne pouvait parvenir à détacher Michel de l'alliance de l'empereur, puisqu'au contraire ils signaient ensemble de nouveaux traités, se décida à lui faire la guerre. A cet effet, il ordonna à Hafis-Pacha d'attaquer les Roumains d'accord avec le pacha de Silistra (1598). Michel rassembla un corps de 8,000 soldats et traversa le Danube, à Nicopolis, au moyen de 1,500 chaloupes. La bataille eut lieu dans la plaine située près de cette ville. L'armée turque était commandée par Hafis et Caraïman-Pacha. Ce dernier tomba sur le champ de bataille, l'autre s'enfuit à grand'peine. Les Turcs se sauvèrent et Michel les poursuivit avec sa cavalerie; puis il assiégea Nicopolis, la bombarda pendant trois jours et en brûla la plus grande partie; mais ses munitions étant épuisées, il la quitta et dévasta les districts voisins jusqu'au mont Hémus. Partout, il recueillait des prisonniers dans le but de former en Valachie une colonie de Bulgares et de Serbes. Le gouverneur de Viddin l'attaqua, mais il

fut battu et fait prisonnier; le gouverneur de Cladova eut le même sort.

Michel recueillit tant de butins dans ses combats, que chaque soldat eut quatre-vingts thalers pour sa part; 3,800 hommes furent faits prisonniers.

Le prince Batori était à peine rentré dans son palais de Ratisbor, que la fièvre de changement le reprit et qu'il commença à regretter le trône de Transylvanie. Le 26 août 1598, il quitta sa nouvelle résidence et arriva à Klausenbourg, en Transylvanie, où les nobles et le peuple le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et le réélurent prince souverain. Il commençait à peine à gouverner qu'il fut las du pouvoir. Alors, il abdiqua en faveur du cardinal André Batori, son cousin, à la condition qu'il lui donnerait chaque année, en quelque lieu qu'il lui plût d'habiter, 24,000 florins hongrois, le district de Bistritza, en Transylvanie, avec tous ses revenus et les châteaux de Jaczio et de Schiel, avec leurs dépendances, revenus, etc.

Le 29 mars 1599, le cardinal prêta serment et fut nommé prince de Transylvanie. Michel conçut alors le projet de réunir, sous un même sceptre, les principautés de Transylvanie, de Moldavie et de Valachie, afin que les Roumains formassent un grand état indépendant. Dans ce but, il réorganisa son armée et profita en même temps de l'aide de l'empereur Rodolphe, furieux contre les Transylvains qui s'étaient séparés de l'empire et s'étaient alliés aux Turcs depuis l'avénement du cardinal.

Le 19 août, le pape Clément VIII chargea le nonce nommé Malaspina, d'enjoindre à André, en sa qualité de

prince de l'église et de souverain catholique, de s'unir aux puissances alliées contre les Turcs, et le 25 septembre, Michel lui demanda l'autorisation de passer de la Transylvanie dans la Hongrie, pour aider l'empereur contre les Turcs qui inondaient ce dernier pays. Le cardinal s'y refusa, prétextant que les chrétiens n'avaient pas besoin de son secours et qu'ils n'avaient, s'ils voulaient attaquer les Turcs, qu'à passer le Danube pour les prendre par derrière. Michel envoya des ambassadeurs pour renouveler sa demande qui ne fut pas mieux accuillie que la première fois. Alors Michel passa outre.

Le 20 octobre 1599, pendant qu'André tenait conseil à Belgrade, il apprit que le prince de Valachie avait traversé les montagnes avec la plus grande célérité et était arrivé en Transylvanie, qu'il se trouvait près de Brasso et avait l'intention de se diriger vers Belgrade ; que de plus, il avait brûlé les maisons et tué les habitants tout le long de sa route. Une nouvelle aussi inattendue obligea le cardinal à donner des ordres pour rassembler, dans le plus court délai, une armée à Szascz-Sebes (Mühlenbach). Il quitta Belgrade le 22 octobre avec son frère Etienne Batori et tous ses parents, afin de donner l'exemple.

Michel lança dans tout le pays une proclamation pour démontrer aux habitants qu'il était venu pour renverser, dans la personne du cardinal, le partisan des Turcs.

Le 27 octobre, les deux ennemis se trouvèrent en présence, près de Cibinium (Hermannstadt) ; Michel, accompagné de son fils Pétrasco, campait avec son armée sur des plateaux élevés. Le prince resta station-

naire pendant un jour pour donner des ordres et prendre en secret les dispositions du combat, pour le cas où un arrangement ne pourrait se conclure entre lui et le cardinal. Celui-ci préférait signer la paix que d'exposer sa fortune aux hasards des combats; aussi, il se hâta d'envoyer des ambassadeurs pour faire des propositions dans ce sens.

Michel leur répondit qu'il méprisait l'alliance de l'ami des Turcs, et qu'il était décidé, si Batori ne renonçait de plein gré à la principauté, de l'y contraindre par les armes.

Le 28 octobre, c'est-à-dire le lendemain, André Batori députa l'évêque Malaspina à son adversaire; celui-ci le garda chez lui pendant toute la durée du combat. Le cardinal, voyant que la paix était impossible, ordonna à ses troupes de se former en ordre de bataille. Son armée, placée entre Cibinium et la rivière de ce nom, avait pris l'ordre suivant : En tête 1,000 cavaliers, sous le commandement de Moïse Sékeli, ayant pour capitaines François Lévei, Thomas Bétzou et Thomas Ciomortani; à chaque aîle, 1,600 fantassins armés de fusils; l'aîle droite était sous les ordres de François Tourc, secondé par d'autres capitaines; la gauche par Lazare et Grégoire Aradi, capitaines des fantassins de Brasso; 200 cavaliers, sous le commandement de Pierre Houzar, venaient derrière pour soutenir la première ligne; la deuxième ligne, qui formait la réserve, était composée d'hommes de différents comités et de nobles au nombre de 2,000, sous le commandement de Gaspar Cornisch; à chaque aîle, se trouvaient 1,000 fantassins, puis en arrière 600 cavaliers. L'armée entière se composait de 9,000 hommes et un grand

nombre de canons. Tous étaient d'anciens soldats habitués à combattre les Turcs.

L'armée de Michel, placée sur le versant des montagnes de Schelenberg, était forte de 30,000 hommes et de 18 canons. L'aîle gauche était composée de volontaires roumains, Haïdouczy, Arnoutzy, sous le commandement de Baba-Novac ; l'aîle droite était formée de Serbes, le centre de Hongrois, sous le commandement de Georges Moca, à qui François Logoschi servait de lieutenant, ainsi que Démêtre-Hagi, Georges Horvat, Michel Czioulei et Volfang Novac ; derrière Michel se trouvaient des Polonais, des Cosaques et la grande cavalerie roumaine. La réserve, sous le commandement du prince, comprenait les boyards avec leurs troupes et 1,000 Széklers choisis. Michel dirigea la bataille d'après la nouvelle tactique.

Le 28 octobre, la journée commença par un feu d'artillerie des deux côtés, mais avant de faire taire les canons ennemis, Moïse Sékeli s'avança avec les troupes des premières lignes et se dirigea vers le centre de Michel, commandé par Georges Moca, masquant ainsi le feu de son artillerie. Sékeli attaqua vigoureusement Moca, mais essuyant trop de pertes, il dut se retirer. Alors la cavalerie de soutien avança avec Pierre Houzar et fut suivie par les nobles de la deuxième ligne. Les Transylvains entourèrent l'armée de Michel dans un cercle de fer, dépassant ses flancs et l'entourant de chaque côté. Les troupes valaques commencèrent à se retirer malgré la réserve qui vint les soutenir, leur prince en tête. Il chercha par sa vaillante contenance à relever le courage de ses soldats démoralisés par la fatigue, et frappa de son sabre ceux des capitaines qui voulaient

prendre la fuite. Les Roumains avancèrent de nouveau et furent suivis par les autres troupes. Dans cette attaque, les Transylvains furent vaincus, et une grande partie des nobles passèrent dans les rangs de Michel.

Le cardinal, voyant la défaite de son armée, abandonna le champ de bataille, accompagné de cent cavaliers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs nobles qui lui étaient entièrement dévoués et prit la route de la Moldavie. Ses troupes se retirèrent laissant les canons, les munitions et les provisions aux mains des Roumains. Le cardinal arrivé à Odorhei (Udvarhely), s'y reposa pendant deux jours, puis se remit en marche accompagné de ses nobles. Une bande de 300 Széklers, alliés du prince Michel, l'attendait, armée de sabres, d'arcs et de lances, à son passage dans les montagnes carpathes, entre la Moldavie et la Transylvanie. Lorsqu'il traversa un défilé, une lutte terrible s'engagea et plusieurs nobles succombèrent; le reste conseilla au cardinal de fuir promptement pour qu'il put, lui au moins, échapper à une mort certaine. Il suivit leur avis, et se mit en route à pied, abandonnant ses chevaux et n'ayant d'autre compagnon que Nicolas Mico. Vers le soir, exténués de fatigue, ils aperçurent une lumière dans une cabane et y entrèrent pour se reposer. Les Széklers n'avaient pas perdu leurs traces et arrivèrent peu après eux au seuil de leur asile. Mico veillait à la porte pendant que le cardinal dormait à l'intérieur. A l'aspect des Széklers, il prévient André du danger; celui-ci le chargea de parlementer avec les ennemis, mais ils ne voulurent rien entendre et mirent à mort le fidèle serviteur. Le maître essaya de se défendre, mais il succomba sous le nombre. Il n'échappa

que deux nobles de tous ceux qui accompagnaient le cardinal dans sa fuite. Jean, frère d'André, fut remis entre les mains de Michel, à qui on apporta également cinq têtes parmi lesquelles se trouvait celle du cardinal. Michel donna de suite l'ordre d'aller chercher le corps, et le 24 novembre 1599, il le fit enterrer en grande pompe à Belgrade et fit exécuter l'assassin.

Cette belle victoire assura à Michel la principauté de Transylvanie. Le 1er novembre, il entra en triomphe à Alba-Julia (Carlsbourg ou Weissenbourg). L'évêque du pays, Démêtre Napragi, revêtu de ses vêtements de cérémonie, le reçut à la porte de la forteresse, accompagné de tous ses clercs. Le corps des artisans ouvrait la marche, ensuite venaient les tambours et les trompettes, puis les musiciens tzigany.* Michel, monté sur un cheval superbement hanarché, s'avançait entouré de huit coureurs à pied vêtus d'habits de soie, leurs huit chevaux suivaient tous ornés de panaches d'or et d'argent. Le prince portait une mante blanche resplendissante de dorures et brodée d'aigles qui étaient les armes du pays; sous ce vêtement, il avait une tunique de soie blanche et à la ceinture un sabre enrichi de dorures et de rubis. Un panache noir, de plumes de grue, garnissait le bonnet hongrois qu'une bande d'or attachait à sa tête. Il était chaussé de bottines en cuir jaune, et ses bas de soie blanche, montant jusqu'aux genoux, étaient semés de pierres précieuses. A sa suite, venaient les drapeaux pris à l'ennemi, les généraux et les boyards, puis l'armée roumaine qui fermait la marche.

Michel mit pied à terre dans le château de Batori;

(*) Bohémien.

les canons annoncèrent son arrivée dans la forteresse. Il se fit apporter de Jaczio, au nord de Regen, le trésor de Batori qui contenait plus de 200,000 florins.

Le 20 novembre 1599, se rassemblèrent à Belgrade les représentants du pays, qui reconnurent Michel, prince de Transylvanie. Il informa l'empereur Rodolphe de tous ces événements, et lui demanda, pour lui et pour son fils, les villes de Houszt, Baya Mare (Nagy Bànya), Grosswardain et d'autres parties de la Hongrie.

L'empereur lui répondit qu'il enverrait en Transylvanie des ambassadeurs pour régler les affaires. Michel avait divisé ses troupes et les avait placées dans les différentes parties du pays, leur recommandant de respecter l'honneur et la propriété des habitants.

En Transylvanie, se trouvait alors un général, Georges Basta, chargé par l'archiduc Maximilien de commander le nord de la Hongrie et qui, plein de haine et d'envie contre Michel, ne cessait de critiquer tous ses actes et de noircir sa conduite en toutes circonstances. Rodolphe lui avait secrètement recommandé de surveiller le prince, lui promettant le gouvernement de la Transylvanie. Basta entra dans ce pays avec une petite armée et fortifia Uyvar, Lipa, etc. L'empereur envoya des ambassadeurs à Michel pour lui dire qu'il consentait à lui donner l'argent nécessaire à l'entretien des troupes destinées à lutter contre les Turcs, mais à la condition qu'il quitterait la Transylvanie. Michel répondit qu'il avait conquis cette principauté les armes à la main, et qu'il se croyait en droit de la garder; qu'il attendait le secours d'argent promis par l'empereur, mais qu'en cas de refus, il tournerait ses armes contre lui.

Sigismond Batori, dès qu'il apprit la mort de son cousin, le cardinal, tenta de redevenir prince de Transylvanie. Pour parvenir à son but, il s'unit à Jérémia, prince de Moldavie, et se rendit dans ce pays où il rassembla une armée de Polonais, de Turcs et de Moldaves. Ils arrivèrent en Valachie, et placèrent sur le trône Siméon Movila. A cette nouvelle, Michel rassembla ses troupes, et craignant une révolte des Hongrois en son absence, il envoya d'abord son fils en Valachie avec trente nobles hongrois, comme otages, puis il s'y rendit lui-même. Siméon, sentant sa faiblesse, se retira en Moldavie, Michel l'y poursuivit, y entra au mois de mai 1600 et pénétra jusqu'à Suczawa, où s'était réfugié Siméon, près de son frère Jérémia. Tous deux s'enfuirent en Pologne; Michel suivit leurs traces jusqu'aux frontières qu'ils parvinrent à franchir sans encombre.

En entrant à Suczawa, il fut nommé prince de Moldavie, de Valachie et de Transylvanie, et y laissa quatre boyards pour gouverner en son absence, puis il reprit le chemin de la Transylvanie.

L'empereur Rodolphe lui envoya les ambassadeurs David Ugnad et Bartholomé Pétzo, qui lui apportèrent 30,000 ducats, et les titres de conseiller de l'empire et de gouverneur de la Transylvanie. L'Aga Héraïa, ambassadeur de la Porte, lui remit également différents signes de distinction, entr'autres un sabre enrichi de pierreries. Michel reçut l'envoyé du sultan avec la plus grande cérémonie, l'attendant à une distance d'un mille de Brasso. La solennité d'un tel accueil froissa le général Basta, de même que les ambassadeurs de l'empereur. Basta profita de cette occa-

sion pour suggérer à son maître que Michel était l'allié des Turcs. Les ambassadeurs firent remarquer au prince qu'il avait rendu des honneurs extraordinaires au représentant du sultan, à quoi il répondit qu'il n'avait pas manqué non plus aux égards dus aux ambassadeurs impériaux.

Cette époque fut le point culminant de la splendeur et de la puissance de Michel; il gouvernait un état qui pouvait être comparé aux plus grands de l'Europe.

Il prit le titre de : Michel, Prince de Valachie et de Moldavie, Conseiller de S. M. Impériale et Royale, Gouverneur de Transylvanie. A cette occasion, il fit frapper une monnaie d'or et d'argent, dont l'une des faces portait son effigie, et l'autre les mots suivants : *A. D. Vijilantia virtute et armes victoriam nactus 1600.*

A partir de ce moment, la fortune commença à le délaisser.

Malgré ses recommandations, les troupes étrangères dépouillaient les villages, brûlaient les châteaux, tuaient les nobles et maltraitaient les habitants. De tous côtés arrivaient des plaintes à Michel qui, malgré sa sévérité, ne pouvait empêcher cet état de choses, car le droit de pillage existait dans les mœurs de l'époque. La conduite de l'armée irrita les populations, au point qu'elles s'unirent aux partis ennemis du prince, complication grave dans ce moment d'effervescence politique, où une foule de factions se déchiraient entr'elles, tandis que Basta cherchait à profiter de ces troubles pour détrôner le prince Michel.

Quand il apprit qu'une conspiration se tramait contre lui entre Jean Zamoïsky, général polonais, Jérémia

Movila et les chefs hongrois, ayant pour but de rendre la Transylvanie à Sigismond Batori, il fit appeler à Belgrade les représentants de ce pays. Ceux-ci ayant à leur tête Etienne Czaki, se rassemblèrent à Thorda (Thorenbourg), pour y attendre Sagismond et combattre le prince roumain.

Czaki, comparant la faiblesse de son armée aux forces dont disposait Michel, s'adressa au général Basta, lui offrant le gouvernement du pays et lui promettant sa soumission à l'empereur, s'il l'aidait à vaincre le prince. Basta accepta et réunit les mécontents à Thorda au nombre de 12,000 Transylvains, 5,000 Allemands et 200 chevaliers hongrois. Michel rassembla ses troupes à Szaz-Sebes, au nombre de 32,000 hommes, composés de Roumains, de Serbes et des troupes transylvaines qui lui étaient restées fidèles, et il plaça son camp au nord d'Ajud, dans des forêts et près de Miroslau. La position qu'il avait prise était très forte.

Basta, avec les Hongrois et les Allemands, se dirigea de Thorda vers Maros et de là vers Miroslau qu'il occupa.

Le 18 novembre 1600, les deux armées se trouvèrent en présence. La lutte commença par des escarmouches. Basta, avant d'engager sérieusement l'affaire, voulait connaître la composition et la force de l'armée de l'ennemi. Ses reconnaissances terminées, il brûla Miroslau, puis pour faire déloger Michel de son excellente position, il feignit de battre en retraite, afin de l'attirer et de l'envelopper de tous côtés. Cette ruse eut un plein succès; Michel fut vaincu et perdit un très grand nombre de soldats. Il recueillit les débris de son armée et arriva à Brasso, où il trouva 18,000 hommes

que lui amenait son fils Pétraschco ; de là il retourna en Valachie.

Jérémia Movila était remonté sur le trône de Moldavie avec l'aide des Polonais, sous le commandement de Zamoïsky. Michel entra en Moldavie pour refouler ce général. Une bataille se livra à Téléjen, près de Sireth, mais l'armée de Michel était de beaucoup inférieure à celle des Polonais. Son camp était placé sur le bord de Téléjen, vers le Danube. Des cavaliers roumains et széklers formaient les deux aîles de son armée; les fusiliers composaient le centre et étaient placés vis-à-vis de l'endroit guéable de la rivière.

Zamoïsky avait sous ses ordres 30,000 Polonais, dont 4,000 cuirassiers, et Jérémia Movila 10,000 Moldaves. L'armée alliée avait pris position sur l'autre bord, vis-à-vis des Valaques. L'aîle droite, commandée par Pierre Lasci, était formée par la cavalerie; le centre se composait de fusiliers polonais, sous le commandement de Zamoïsky, et l'aîle gauche de Moldaves et d'un corps polonais, sous la conduite de Jérémia Movila.

Zamoïsky donna l'ordre de former des rétranchements, sur lesquels il plaça son artillerie. La canonnade et la fusillade des deux côtés dura toute la journée. Le lendemain, des officiers envoyés en reconnaissance par le général polonais, découvrirent un gué par où l'aîle droite pouvait passer sous la protection de l'artillerie, pour tourner l'armée de Michel. Les Roumains défendirent avec énergie le passage de la rivière, mais ils ne purent résister aux cuirassiers qui les refoulèrent puis attaquèrent l'aîle gauche. L'artillerie polonaise faisait de tels dégâts parmi les troupes du centre, qu'elles commencèrent à se retirer; alors les autres

corps de cavalerie polonaise passèrent la rivière par le gué et attaquèrent Michel de tous côtés. Voyant qu'il n'y avait plus moyen de résister, il ordonna la retraite qui se fit en bon ordre. Zamoïsky ne poursuivit pas Michel, craignant d'être attiré dans une position inconnue, 1,000 hommes restèrent sur le terrain, tant du parti de Michel que de celui de l'ennemi, et une foule de soldats roumains furent faits prisonniers. Après cette déroute, le prince passa en Transylvanie, traversant les montagnes avec sa petite armée.

La position de la Valachie était des plus critiques; les ennemis de Michel disposaient du pays selon leur bon plaisir. Jérémia Movila, avec l'aide de Zamoïsky, plaça son frère Siméon sur le trône de Valachie et lui laissa 3,000 Polonais pour le défendre contre les partisans du prince roumain. Celui-ci envoya 4,000 de ses soldats, commandés par le capitaine Oudréa contre l'usurpateur, qui le vainquit à Argesch.

La plus grande partie de l'armée étrangère, voyant pâlir l'étoile de Michel V, le quitta et passa à l'ennemi. Se sentant abandonné, il se rendit à Prague, accompagné du général Mihalczea, son fidèle compagnon, pour se mettre sous la protection de l'empereur Rodolphe, lui demander du secours et se justifier des calomnies dont ses ennemis le chargeaient.

Pendant ce temps, Czaki, chef des conspirateurs, rassembla une diète à Kolors (Klosmarkt). Dans cette réunion, on se décida à exiler Etienne Boczicaï et Moïse Sékeli, partisans du prince. Puis on enferma la famille de Michel dans la prison de Fogaras, et un de ses meilleurs généraux, Novak Baba, fut brûlé vif. Basta laissa s'accomplir ce crime digne de la plus féroce barbarie.

La diète résolut de ne plus se soumettre à l'empereur, mais d'appeler Sigismond Batori au gouvernement du pays. On s'empara des nobles qui étaient d'un avis opposé, entre autres de Gaspar Cornisch et de Schené, sous prétexte qu'ils étaient partisans de Michel, puis de Pierre Guétzy et de Pierre Houzar, parce qu'ils ne voulaient pas de Sigismond Batori.

Czaki, croyant que Sigismond abdiquerait en sa faveur, envoya des ambassadeurs en Moldavie pour offrir à ce prince le trône de Transylvanie. Ceux-ci le trouvèrent dans une maison de Botoschani, sous une garde polonaise, car Zamoïski, lui aussi, convoitait pour son fils la couronne de Transylvanie. Les envoyés surprirent la garde la nuit, délivrèrent Sigismond et l'amenèrent en Transylvanie. Les nobles avaient préparé une armée à Kolozs pour le soutenir contre les troupes impériales commandées par le général Basta. Le prince moldave fournit 3,000 soldats; des troupes serbes se joignirent à l'armée, la Turquie y ajouta 200 Tartares, ce qui donnait un total de 35,000 hommes qu'on concentra à Goroslôu.

Basta quitta la Transylvanie et se rendit en Hongrie.

Le 23 mai 1601, Michel parut devant l'empereur d'Allemagne, qui ne le connaissait que de nom. Michel, par sa taille imposante, sa belle figure, ses manières distinguées et l'éclat de sa renommée, captiva l'admiration de Rodolphe et de tous les nobles allemands qui l'entouraient. Tous s'intéressaient à ce prince à qui ses revers donnaient cette sorte de prestige que le malheur met au front de ceux qu'il frappe.

Michel pria d'abord l'empereur d'excuser l'audace avec laquelle il se présentait devant lui, pour venir

plaider sa cause contre le général Basta, qui l'accusait d'alliance avec la Turquie. « Cet homme me hait, dit Michel, et ce n'est pas étonnant, car on a vu l'esclave viser à la position de son maître et l'ambition de Basta l'a rendu aveugle, au point de lui cacher les obstacles qui s'élèveront toujours entre lui, simple général, et le trône de Transylvanie. Je sais qu'il a excité contre moi le mécontentement de la noblesse hongroise, d'après les instructions qu'il avait reçues de Votre Majesté, à la suite de ses faux rapports. — En vérité, dit Rodolphe, il m'a écrit que vous étiez en relations secrètes avec les Turcs. — Quelle perfide habileté Basta a déployée pour me perdre dans l'esprit de Votre Majesté! Mais de quelles preuves a-t-il appuyé sa calomnie? — L'envoi à Constantinople de mon ambassadeur, dont le sort a été si triste (*). — Il n'y a rien eu dans ma conduite dont Basta puisse se prévaloir, pour m'accuser de trahison envers l'empereur. Mes semblants d'amitié avec la Turquie étaient un acte politique, rien de plus, car les difficultés de ma position en Transylvanie me forçaient à user de tous les moyens pour en sortir. D'un autre côté, le prince Jérémia Movila et le général Zamoïski étaient décidés à entrer en Valachie, ce qu'ils ont exécuté; les Hongrois et les Transylvains cherchaient de leur côté à se révolter et si les Turcs s'étaient

(*) Après que le sultan eut fait des présents à Michel, celui-ci envoya, au mois de septembre 1600, le Vornic Demêtre pour le remercier. Il rencontra sur sa route Hafis-Pacha, qu'il avait battu à Nicopolis. Celui-ci se vengea en le faisant exécuter. L'envoi de cet ambassadeur fit croire, à Basta, que Michel avait l'intention de s'allier avec les Turcs, il en prévient l'empereur, qui envoya des instructions à Basta, en lui recommandant d'encourager les nobles hongrois dans leur révolte et de leur promettre des troupes en cas de besoin.

joints à eux, c'eut été un grand malheur pour tous les chrétiens, protégés par Votre Majesté. Mes négociations avec les Turcs n'ont eu d'autre but que de l'éviter. »

Rodolphe écouta Michel avec la plus grande bienveillance, il sentait une vive sympathie s'établir entre lui et le prince roumain. Pour le lui prouver, il le nomma gouverneur de Transylvanie, lui fit de nombreux présents et lui donna 100,000 ducats pour l'entretien de son armée, car il avait besoin de sa vaillante épée pour reprendre la Transylvanie à Sigismond Batori. Il lui adjoignit le capitaine général Ferdinand Gonzaga, qui devait le réconcilier avec le général Basta, afin de marcher tous ensemble contre Batori.

Michel rassembla 13,000 Haïdoucs et 2,000 Cosaques ; Basta avait 8,000 fantassins choisis et 2,000 cavaliers hongrois. L'armée se dirigea vers Goroslôu, où se trouvait Sigismond avec 35,000 hommes. L'affaire commença le 3 août par une canonnade, et, comme vers le soir, les troupes de Sigismond prenaient quelque repos, Michel donna l'ordre de les attaquer et de les surprendre. Les Transylvains coururent aux armes et une mêlée terrible s'engagea ; à la fin, ils furent obligés de prendre la fuite. Michel les poursuivit avec sa cavalerie.

L'armée de Michel se distingua dans cette journée, qui fut la dernière où brilla le génie de ce prince. L'ennemi laissa 10,000 morts sur le champ de bataille, 45 canons et 130 drapeaux. Sigismond se réfugia en Moldavie.

Avant la bataille, Ferdinand Gonzaga avait, selon les recommandations de l'empereur, réuni Michel et Basta à la même table pour les réconcilier. Là, ils s'étaient donné la main en signe d'amitié, mais l'union

ne dura pas longtemps, car Basta convoitait toujours la Transylvanie et n'attendait qu'une occasion pour se débarrasser de son rival.

A la bataille de Goroslôu, Michel s'était emparé de 72 drapeaux ; Basta les lui demanda pour les envoyer à l'empereur. Michel refusa, disant que son armée les ayant enlevés, c'était à lui que revenait l'honneur de les lui offrir. Basta, frémissant de colère, se décida à perdre, à n'importe quel prix, le prince roumain, et il y parvint. Michel, se trouvant à Thorda, demanda 300 Wallons à Basta pour aller à Fogaras délivrer de prison sa femme et ses enfants ; il avait pris si peu de précautions pour assurer sa sécurité qu'il avait renvoyé en congé ses troupes dans leur pays.

Le 19 août 1601, se trouvant dans sa tente, il entendit le bruit d'une troupe à cheval : c'était le capitaine wallon Jacques Béaury, avec un capitaine allemand, chacun accompagné de leurs soldats, qui avaient reçu tous deux l'ordre d'assassiner Michel. Celui-ci, croyant que c'était la troupe demandée par lui à Basta, invita le capitaine Béaury à entrer dans sa tente. Il s'avança et porta au prince un coup de hallebarde, tandis qu'un autre Wallon lui tirait un coup de feu, puis on lui coupa la tête. Les compagnons de Michel voulurent le défendre, mais ils périrent tous, au nombre de seize, sous les coups de leurs nombreux ennemis. Mihalczéa, l'ami inséparable du prince, fut tué à ses côtés.

Basta pour se laver de ce meurtre devant l'empereur Rodolphe, accusa Michel de relations clandestines avec la Turquie, pour trahir l'empereur. Ce dernier, loin de punir l'assassin, lui donna la principauté de Transylvanie.

Basta fit porter la tête du prince Michel sur un cheval, fit découper le corps en morceaux, puis donna l'ordre aux Serbes de l'enterrer. Quelle différence entre la conduite du vainqueur du cardinal Batori, à l'égard de son rival, et celle de Basta envers le prince roumain!

Michel le Brave fut le vrai libérateur de la Roumanie, qui était arrivée à un tel point de décadence, que si le Ciel ne lui eut envoyé un pareil prince, elle eût été transformée en province turque.

Doué d'une fermeté inébranlable, d'une énergie surnaturelle, il fit renaître les nobles sentiments chez un peuple dégradé par la misère et par le joug étranger. Il fut la gloire de sa nation et la terreur de ses ennemis. Il réalisa le plan superbe de la réunion des principautés danubiennes comprenant la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie, sous un même sceptre. Malheureusement, de son temps, comme du temps d'Etienne le Grand, les peuples ne comprenaient pas les avantages de cette union. Obtenue au prix du sang, elle devait être soutenue de même. Défendre trois principautés contre les jaloux du dehors et les mécontents du dedans, était une tâche impossible; aussi Michel succomba-t-il à la fleur de l'âge, victime d'un crime affreux.

Le grand écrivain Engel (*), parlant de Michel, s'exprime en ces termes :

« Jetons des fleurs sur le tombeau d'un prince rou-
» main qui fut la gloire de son époque! Il a puissam-
» ment contribué, avec les puissances chrétiennes, a

(*) Engel in Hist. Valachiae.

» détourner de l'Europe le fléau de la barbarie ottomane. Si cet homme avait eu une instruction plus vaste, s'il n'était tombé dans des situations trop difficiles pour ses ressources, s'il n'avait eu à faire à de traîtres ennemis comme Sigismond, Jérémia et Basta, il eut accompli des miracles; on l'eut comparé à Thémistocle et à Jean Huniad. Né Roumain, il est la preuve que la Providence choisit ses instruments dans toutes les nations. Si le règne de Michel eut été plus long, les pays situés au bas-Danube eussent eu de meilleures destinées, mais dans la quarante-troisième année de sa vie, sa carrière fut brisée. Les traces de ses actions se sont effacées avec le temps, car les pays roumains sont retombés dans l'état de dégradation d'où il les avait tirés.

» L'histoire, au moins, doit conserver sa mémoire, rendre hommage à ses grandes qualités et enregistrer ses fautes ; elle doit montrer comment on peut exécuter des choses héroïques et faire pressentir qu'il se levera un jour plus radieux dans l'avenir sur ces beaux pays. »

Conclusion

La Providence a voulu que les pays roumains qui avaient maintenu leur indépendance depuis les Romains, eussent des héros comme Etienne le Grand et Michel le Brave, pour les défendre dans les moments critiques, contre la puissance ottomane, alors à l'apogée de sa splendeur. Non seulement, ils défendirent la liberté des pays roumains, mais encore ils contribuèrent à arrêter l'invasion turque qui s'apprêtait, comme un torrent furieux, à inonder l'Europe. Par leur énergie, ils empêchèrent l'annexion de ces pays à la Turquie, ils s'affranchirent de tout vasselage envers l'infidèle et conservèrent ainsi aux provinces roumaines leur autonomie, leurs lois, leur religion et sauvèrent l'avenir de leur liberté! Cantemir dit « qu'Etienne eut la gloire de vaincre Mahomet II, qui fut l'épouvante du monde entier. »

Ces princes disposant d'armées bien petites en comparaison de celles des Ottomans, les plus fortes et les mieux aguerries de ce temps, à cause de leur discipline et du fanatisme des soldats, se servirent pour les vaincre de la tactique des grands généraux, qui consistait à se retirer dans des lieux étroits, à dévaster le pays sur la route que devait suivre les envahisseurs et à les harceler constamment par petits combats. Ils arrivaient ainsi à établir une sorte d'égalité entre les deux armées, puis ils livraient la bataille dans une position avantageuse et après avoir mis l'ennemi en fuite, ils le poursuivaient. Leurs victoires, qui faisaient l'admiration de l'Europe étonnée de voir de petites nations tenir en respect de formidables ennemis, excitaient en même temps la jalousie de leurs voisins. Mathias Corvin voulut soumettre la Moldavie et humilier Etienne. N'y pouvant parvenir, il s'en vengea en disant à ses amis qu'Etienne était son vassal, que tous les combats livrés par lui, s'étaient donnés en son nom et qu'il devait ses victoires aux conseils et aux ordres de son suzerain. Ainsi, après la mémorable bataille de Racova, remportée par Etienne contre Mahomet II, le 17 janvier 1475, l'orgueilleux Mathias écrivait au pape Sixte IV et à tous les princes de l'Europe « qu'Etienne, son gouverneur, avait vaincu les Turcs avec les forces hongroises » quoi qu'on sût, tant en Pologne qu'en Hongrie, que quelque temps auparavant, Etienne avait tué 6,000 Hongrois, sous le commandement de Blacie-Magyar, envoyés contre lui par le roi de Hongrie. Ce qui fait que l'histoire, prodigue de louanges pour les princes chrétiens de Pologne et de Hongrie, est muette au sujet des Roumains qui ont versé leur sang pour

empêcher l'islamisme de triompher de la chrétienté.

Quand le roi Mathias Corvin reçut de l'Italie, sur les instances de Ferdinand, roi de Naples, vingt mille ducats pour faire la guerre aux Turcs, il les employa à faire la guerre à l'Autriche (1476).

La Pologne agit de la même façon; Casimir, roi faible et incapable d'actions d'éclat, profita des moments difficiles d'Etienne pour lui faire jurer fidélité, croyant ainsi s'approprier la gloire d'avoir vaincu les Turcs, les Tartares, les Hongrois et les Polonais.

Les victoires du prince Michel excitèrent aussi la jalousie de Sigismond Batori, qui eut le puéril orgueil de lui demander pour prix de son aide, comme Casimir à Etienne, de le reconnaître comme suzerain.

La Turquie essaya de l'intrigue pour venir à bout du prince roumain que ses armées n'avaient pu vaincre; elle échoua encore grâce à l'attachement du peuple pour son prince.

La fièvre de conquérir les provinces roumaines qui s'empara des rois de Pologne et de Hongrie fut le grand obstacle à la réalisation de l'idée de repousser les Turcs hors de l'Europe. Cette politique ne leur réussit pas, mais au contraire rendit les plus grands services aux fils du prophète. Ces rois employèrent tous les moyens pour arriver à leur but. Ainsi une lettre du roi Mathias adressée au gouverneur d'Ardéal en 1467, et reproduite par Schincaï d'après Katona (*), montre par quels moyens le roi de Hongrie voulait corrompre les Roumains pour s'emparer de leur pays.

(*) Stéphanus Katona. Hist. crit., tom 15.

Voici comment il s'exprime :

« Parmi les travaux élaborés avec sagesse et habileté » dans la dernière réunion des prélats, des barons » et des nobles, pour les biens royaux et les revenus » du trésor public, on a décidé pour l'avenir, que, ni » nous, ni les rois, nos successeurs, nous ne pouvons » aliéner les districts de Fogaras, de Omlos et de Rodni » avec leurs dépendances, afin qu'ils soient toujours » prêts dans les mains du roi pour qu'en cas de besoin, » on puisse y installer n'importe quel prince valaque » ou moldave, à l'effet d'effrayer et de ramener les » partis et comme cela est réglé par nous, par nos » barons et prélats, pour notre intérêt et celui du » royaume, nous vous ordonnons etc., etc. »

Très souvent les Hongrois, les Polonais et les Turcs cherchaient à donner leur appui à des gens qui, pour disposer du pays, leur promettaient d'être leurs vassaux. Fréquemment les chefs d'un parti politique qui voulait s'emparer du pouvoir ou détrôner le prince régnant, recouraient à l'une de ces puissances pour en obtenir du secours à des conditions très désavantageuses pour le pays. Ce sont ces disputes de partis qui ont jeté la patrie dans un abîme de maux pendant des siècles entiers! Il est à remarquer que ces factions n'osaient lever la tête quand le pays possédait des princes qui l'illustraient par leurs grandes actions, tandis que lorsqu'il était gouverné par de faibles mains, les esprits mesquins, n'ayant d'autre mobile que leur intérêt propre, le déchiraient par leurs disputes intérieures.

Les Polonais et les Hongrois n'ont donc jamais prêté

leur aide aux Roumains, que dans le but d'occuper leur pays ou de se servir d'eux pour se défendre contre l'ennemi commun. Le grand écrivain Engel dit à ce sujet : « Etienne V, régnant de 1458 à 1504 en Moldavie, la releva au point de pouvoir la soutenir lui seul contre ses ennemis, sans l'aide de personne. »

Après ces grands princes, l'esprit de nationalité qui portait les roumains à vaincre ou à mourir pour la patrie, s'éteignit dans la mollesse. Ce n'est qu'après un sommeil de plusieurs siècles que la nation s'est réveillée et qu'elle a compris qu'il était temps de vivre d'une vie de progrès pour se rendre digne de ses ancêtres.

Aujourd'hui la Moldavie et la Valachie réunies forment la Roumanie, réalisant ainsi le rêve d'Etienne et de Michel. Tachons, par notre union et par notre patriotisme, de conserver notre existence politique. Imitons nos ancêtres qui ont su conserver notre individualité au prix de leur sang et profitons de la paix pour travailler au bonheur et à la prospérité de la patrie.

FIN

ERRATA

Page 14, au lieu de Hurnide, lisez Huniade.
Page 22 — Rocova — Racova.
Page 96 — Kolors — Kolozs.